
3 1761 04575670 7


ESSAYEZ
Sir T. Dundas Bart.
of
KERSE.

HISTOIRE
OU
DESCRIPTION
GALANTE
DE LA VILLE DE
SOISSONS.
AVEC UN
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES.

DEDIE'E AUX DAMES.



A LA HAYE,
Chez JAQUES VANDEN KIEBOOM,
Libraire dans le Pooten.
M. DCC. XLIV.



EPITRE ALLEGORIQUE, AUX DAMES.

LE Cabinet du Palais de Paphos ne recelant que des Intrigues Galantes, & des Affaires de Cœurs, les ſecrets n'en ſont pas impénétrables. En voici, *Meſdames*, des nouvelles auſſi fraiches que véritables, qui vous ſont apportées par les Zephirs, Couriers ordinaires de l'Iſle d'Amour. A l'ouverture des Dépêches Galantes dont ils ſont porteurs, vous

trouverez le Récit d'un *Accident Imprévu arrivé à quelques Dames de la Ville de Soissons dans le tems qu'elles étoient aux Bains.* On se flatte que cette Lecture procurera à votre Sexe les Amusemens agréables dont il est Amateur. C'est pour vous, *Mesdames*, qui faites la plus belle moitié du Monde, que nous donnons cette *Avanture*, avec quelques autres *Pieces Galantes*, afin de vous occuper, par une Lecture enjoüée, hors les tems du Spectacle, des Assemblées, & du Jeu. Le Spectacle rebute, les Assemblées ne se tiennent pas tous les jours, & le Jeu n'est amusant qu'autant que le

le Gain ſuccede à la Perte. Tant que ces évenemens ſont alternatifs, il n'y a pas grand mal: Mais tel eſt l'aveuglement de la Fortune, qu'elle néglige aſſez ſouvent les plus dignes de ſes faveurs!

Dans nos plus ardentes Prieres,
Souvent la Fortune auroit part;
Mais elle ferme ſes Paupieres,
Et nous favoriſe au Hazard.

Ce ſeroit donc un Culte perdu ſi nous lui adreſſions des Vœux; laiſſons la faire, & par une juſte indifference

Eludons ſon maudit Caprice,
Bizare, abſurde & ſurprenant:
Elle éleve un Mortel s'en dit la Protectrice;
Mais c'eſt pour le fraper d'un coup plus étonnant:

C'eſt la plus étroite liaiſon qu'elle ait avec l'Amour, qui n'eſt pas moins aveugle, ni moins capricieux que la Fortune. Nous pouvons nous en raporter à ce Madrigal.

En Amour, comme dans le Jeu,
Rien n'eſt certain, rien n'eſt ſolide,
Et le mérite ſert bien peu
Où ſans ordre & ſans choix la Fortune préſide:
Du plus aimable & du plus amoureux,
Du plus adroit & du plus généreux,
Souvent le malheur eſt extrême,
Et ſouvent, ſans y penſer même,
Le plus ſot eſt le plus heureux.

L'aimable & reſpectable Auteur de ces Vers, étoit au fait. Elle avoit comme vous, *Meſdames*, une pratique ſi épu-

épurée de l'Amour, que comme vous auſſi, elle y joignoit tous les agrémens de l'Amitié. On en trouve de ſi grands dans l'uſage de la vôtre, & vous combinez ſi bien l'Amour & l'Amitié, qu'il n'y a perſonne qui ne ſouhaite être de vos Amis. Tout le monde n'a pas ce bonheur, il faut avoir les qualitez requiſes par votre juſte diſcernement; mais qu'il eſt difficile d'en remplir toute la délicateſſe! La votre, *Meſdames*, étant généralement reconnuë dans la Haye, ce ſeroit ne vous pas rendre juſtice, de n'en point parler dans une Epitre où l'Allegorie eſt ſi judicieuſement appliquée.

Quand

Quand le mérite eſt véritable,
On ne peut le déſavoüer,
Et l'on ſait toujours bien loüer
Ce qu'on trouve loüable,

Et toujours digne d'être reſpecté par les Plumes les plus libres.

Je finis, car du métier
De loüer,
Il ne faut pas ſe joüer;
De tout ce que l'on révere,
Il fait bon
Il fait bon ne parler guere.

DESCRIP-



DESCRIPTION GALANTE DE LA VILLE DE SOISSONS

Avec le recit récréatif d'un accident imprevû arrivé à quelques Dames de cette Ville, dans le tems qu'elles étoient au Bain.

SOiſſons eſt une petite Ville; mais charmante par ſa ſituation, par l'union & la Societé qui y regnent. Elle eſt ſituée ſous un Cli-

mat doux & temperé, dans une vaste & reguliere Plaine consacrée à Cerès, & bornée par des Côteaux qui le sont à Bacchus. Sous cette douce & heureuse Constellation le Dieu & la Déesse dépositaires des Biens de la Terre, les font éclore & meurir abondanment chaque année. Cette Plaine est d'autant plus fertile & agreable, que jamais les Aquilons fougueux n'y font sentir leur bruïante haleine. Les Côteaux escarpez enrichis de ce fruit précieux dont les Mortels expriment le jus pour faire des Libations en l'honneur du Dieu de l'Erice, sont autant de Rideaux qui deffendent cette aimable Plaine des Tourbillons & Ouragans destructeurs des Terres les mieux cultivées & les plus fertiles. Ces Rideaux fruitiers s'oposent à leur fureur, & ne livrent passage qu'aux zephirs amis des beaux jours & de

de l'abondance. La vigilante Aurore qui ne contribue pas peu à la fécondité de ces Treſors terreſtres, y répand de précieuſes larmes, que Phebus a ſoin de venir eſſuyer; cela offre un parfait coup d'Oeil aux Amateurs de la Promenade du matin, qui vont ſur les Ramparts donner audience à leurs penſées; & d'où ils voyent cette douce & ſuave Roſée ſuſpenduë ſur chaque Epic, où elle forme un Criſtal charmant.

Bacchus & Cerès ne ſont pas les ſeules Divinitez qui s'intereſſent, avec la Nature, au bonheur des habitans de Soiſſons: Flore & Pomone contribuent auſſi à leur felicité, par l'ornement des Jardins & des Vergers, dont Elles ont tant de ſoins, que le Printems, par leur émulation divine, prépare l'Eté à une abondante Recolte, & l'Automne à de fécondes Vendanges. Tout ces

biens & toutes ces Richesses manducales, philtrées dans des Corps aussi bien composez que le sont ceux des Soissonnois & des Soissonnoises, rendent l'un & l'autre Sexe fort aimable & fort amoureux ; de là vient que les Avantures Galantes n'y sont point rares.

L'Aîne arrose de ses Eaux les murs de cette Ville flanquée d'un ancien Château, où se tiennent actuellement les Assemblées du Congrès, dont les Conferences doivent décider du trouble ou du repos de l'Europe. La Ville borde agréablement les rives de la Riviere qui serpente presque tout autour, & la traversant rafraichit en même tems & la plaine, & le pied des Côteaux dont le Soleil échauffe le sommet ; ce qui est encore fort agréable à la vûë, de quelque côté qu'on la tourne.

Les Ramparts qui laissent voir des marques de fortifications qui

ont été aſſez regulieres, ſont tous plantez d'arbres, & ſervent de Promenades. Celle qui conduit aux Capucins eſt la plus agréable, après le Mail, qui peut être conſideré comme une Promenade enchantée. Ce Mail regne au pied, & tout le long du Château qu'il ſepare de la Riviere: Il eſt terminé par une large eſpace en forme de petite Plaine remplie de Spées ou touffes d'Oſier,

Qui ſont autant de paiſibles Retraittes,
Pour gouter de l'Amour les plaiſirs les plus doux ;
Où les Amans heureux trouvent mille Cachettes,
Pour tromper les Maris jaloux.

Ils ne ſont pourtant guere ſuſceptibles de Viſions cornuës, au contraire ils ſont traitables au dernier point; quand une femme ici ne donne qu'un Rival à ſon Epoux, il n'a pas le petit mot à

dire : c'eſt un droit dont elles ſont en poſſeſſion, & dont elles jouïſſent par licence pacifique de leurs chers Epoux ; mais elles n'en abuſent point : Si une femme s'aviſoit de ſurpaſſer des bornes ſi judicieuſes, en rendant plus d'un Rival heureux , elle ſeroit lapidée ; je n'en connois point qui ait plus d'un Amant ; c'eſt la regle. Elle ont du diſcernement dans le choix qu'elles font de leurs favoris ; cependant le peu de contrainte, & la facilité qu'elles ont à les rendre heureux, ne leur fait gouter que la moitié du plaiſir auquel tout autre cede. Elles ſont pourtant naturellement propres & ragoutantes, ce qui doit rapeller ſon buveur ; mais la Galanterie dépourvuë d'intrigue devient fade & inſipide, le myſtere eſt une petite pointe qui la releve ;

Ce ragout fait valoir l'art d'aimer & de plaire,
On en fait grand cas à Cythere ;

& même en Hollande, où, à ce qu'on m'a dit, la Galanterie ne court point les ruës comme ici. La ſource du Nil, dit-on, ſeroit moins difficile à trouver, qu'une intrigue Amoureuſe dans la Haye; ce qui eſt aiſé à comprendre, s'il eſt vrai que vos Pretreſſes du temple de l'amour, n'ont point de ſacrificateurs François, qui ſont ſujets à faire éclater le culte qu'ils rendent à ce Dieu, en revelant les myſteres auxquels ils ont le bonheur d'être initiez. Cela ne leur porte aucun préjudice ici, où les Maris ont des yeux ſans voir, des oreilles ſans entendre, & des bouches qui ne parlent point, crainte de troubler par de ridicules ſoupçons, le dénouement des Nœuds les plus cachez & les plus indiſſolubles. Toujours en parfaite union avec leurs femmes & leurs Galants qui joüiſſent & abuſent pleinement de cette tolerance, & de ces bon-

tez Maritales. Cela fait à la verité beaucoup de volages & d'indiscrets: Nous qui sommes neutres, nous les chansonnons; ils en sont quittes à bon marché. Voici un petit Rondeau à leur sujet, qui ne sera pas moins gracieux à lire, qu'agréable à chanter.

Rondeau sur les Amans Volages.

Suffit-il d'être Amant aimé
Pour devenir Volage! } *bis.*
Amour dan's un Cœur enflamé,
Pourquoi détruis tu ton Ouvrage?
Par tes faveurs il est charmé,
Par tes rigueurs il se dégage:
Suffit il d'être Amant aimé
Pour devenir Volage? } *bis.*

Quoique les Guerriers le soient beaucoup, & quoiqu'ils fassent autant éclater leurs bonnes fortunes en ruelle, que leurs exploits en Champs de Mars, ils ont toujours la préference & l'avantage sur la Robe, & les petits Collets.

Ce-

Cependant nos Dames ne donnent le prix de leurs faveurs qu'aux plus braves, & à ceux qui ſous le Viſage du jeune Pâris, cache la Vigueur du fier Alcide. Peu de nos Cavaliers ont ce double avantage; comme ils ſont rares dans le Païs, ils ſont plus courus & plus recherchez. Ceux que nous avons, ont un mérite, & n'ont pas l'autre: celui-la eſt brave, mais negligé; l'autre eſt rablu, mais laid, farouche: celui ci eſt efféminé & s'aime trop; enſorte que l'on peut judicieuſement lui attribuer ce que Catule dit de Céſar; *Circa curam Corporis moroſior*, il a un peu trop ſoin de lui-même. *Etiam cultu notabilem ferunt*; il n'eſt recommandable que par ſa parure & ſon ajuſtement: cela imite trop les femmes pour en être aimé. Si Céſar en a été quelque fois traité favorablement; c'eſt que Céſar avoit mille qualitez invinci-

bles, qui lui donnoient plus de relief, que ces petites minauderies ne l'avilissoient. On sçait combien il étoit bon, spirituel, brave, genereux, galant. . . . . Mais où nous mene la disgression? Voilà insensiblement Cesar une seconde fois dans Soissons, où il y a encore une tour qui a eu l'honneur, l'avantage & la gloire de recevoir ce Monarque, cet Empereur universel : le petit Peuple l'appelle la *Tour du Diable* parce qu'il prétend que cet Etre subalterne & dépendant, a travaillé à la construction de cette piece de fortification antique, oposée au château. Puisque j'ai interrompue ma Description pour vous parler de César, dont on parlera longtems, je ne la reprendrai qu'après le recit enjoüé que je vais vous faire de l'accident imprevû que je vous ai promis; il ne contient rien de funeste, la pudeur & la mo-

modeſtie même n'ont couruës que les riſques de la peur.

L'Aîne, comme je l'ai déja dit, arroſe toute la Ville; cette Riviere deſcend & ſe perd dans la Marne & celle-ci dans la Seine, ce qui fait que l'on va par eau de Soiſſons à Paris. Il y a pour cet effet des Coches d'eau: ce ſont de Grands Batteaux tirez par des chevaux, qui partent & arrivent à certains jours. Celui qui revient de Paris, arrive le ſoir.

Le Mail, comme je l'ai dit auſſi, regne le long de la Riviere: c'eſt à la deſcente du Mail où l'on prend le plaiſir du Bain, ſans façon & en préſence de ceux qui prennent celui de la Promenade. Les Dames font dreſſer des Tentes dans l'Eau, & vis-à-vis on en dreſſe auſſi ſur terre, ſous leſquelles elles ſe préparent à entrer dans le Bain.

Le Coche d'Eau arrivant de Paris,

ris, vers les ſept heures du ſoir, les Chevaux qui le tiroient prirent le mors aux dents, dès l'entrée du Mail ; & ſans qu'il fut poſſible de s'en rendre Maître, ils paſſerent, non ſeulement l'endroit ordinaire pour le débarquement, mais encore les Tentes dreſſées pour les bains qui ſont à l'autre extremité ; c'eſt-à-dire à la tête du Mail. Celle des Dames les plus diſtinguées, & les plus aimables de la Ville, étant plus élevée que les autres, fut dépionnée par la corde du batteau, de maniere qu'elle décapota & enleva d'emblée la toile qui couvroit les Dames ; ce qui laiſſa voir en pur & en plein, à plus de deux mille perſonnes, onze belles Gorges & autant de têtes de femme à fleur d'eau d'où elles n'oſoient ſortir.

Diane & ſes Compagnes ſurpriſes au Bain par Acteon, ne furent pas plus conſternées, que l'étoient

dans

dans ce moment nos Veſtales Soiſſonnoiſes. C'étoit juſtement un beau jour de Dimanche ; cela veut dire qu'il y avoit beaucoup de menu Peuple & d'ouvriers, dont on eut peine à contenir l'inſolence, mais la preſence des Cavaliers & des honêtes gens accourus à ce ſpectacle, leur en impoſa & les retint dans le reſpect. Il n'y avoit qu'un parti à prendre ; ou plonger, ou ſortir de l'eau ; comment faire ? ce n'étoient point des Naïades amphibies, & elles étoient ſans Tritons ; il falloit pourtant gagner la tente terreſtre en préſence de tout le monde ; c'étoit à qui n'en montreroit pas le chemin. Si long-tems dans l'eau, le ſang ſe rafraichit un peu trop,

Le froid ſaiſit ; l'humidité
Augmente la timidité.

Dans cette perplexe ſituation, Ma-
de

demoiſelle M. . . par un effort de reſolution, ſe leva bruſquement & montra à ſes Compagnes le chemin de la Tente ſous laquelle leurs femmes de Chambre & leurs toilettes les attendoient.

Venus ſortant de l'onde avoit moins de charmes que Mad. M..... ſortant de la riviere d'Aine l'effroy, ayant ſaiſi cette grande blonde, lui fit negliger ſa parure aquatique, & la pudeur la rendoit plus belle que l'Amour. Elle fut ſuivie tumultueuſement par ſes fidelles & timides Compagnes; Mad. P. . . faiſoit l'arriere garde. Elle avoit pris de gros & grands ſabots dans l'un deſquels ſes deux petits pieds blancs comme neige auroient entrez facilement; comme elle a le cœur tendre, tout ce qui eſt au deſſus & au deſſous l'eſt auſſi; car elle a l'Oeil doux & languiſſant; & ſes pieds me parurent mignons & délicats; pour les garantir de la rencontre

contre des petites pierres qui ſe trouvent au fond de l'eau, elle avoit eu la précaution de ſe faire apporter cette paire d'eſcarpins de Foreſt; mais n'étant point accoutumée à cette chauſſure ruſtique, le pied lui tourna, ce qui la fit tomber ſur les baigneuſes qui la précedoient. Il y eut un deſordre général dans cette chûte, qui fit voir quelque choſe de plus beau que Diane toute nuë. J'étois de l'autre côté de la Riviere qui étant baſſe, diminuoit l'éloignement; enſorte que je ne perdis rien ni du coup d'oeil, ni du point de vûë; ce qui m'inſpira ce petit Mirliton dont je fis onze copies, & en envoyai le lendemain un Exemplaire à chaque Baigneuſe, qui le firent courir.

Que Phebus ſur cette Rive,
Raſſemble de traits Mignons!
Jamais cette Eau claire & vive
N'arroſa tant de Chignons,

Ni de Mirlitons, Mirlitons, Mirlitaine,
Ni de Mirliton don don.

La Riviere en étoit couverte; car à l'exemple des Dames, les soubrettes & les servantes étoient au Bain; & dans cet ordre inferieur, il y en avoit qui n'étoient point à rejetter. Les Cavaliers Galants, envoyèrent chercher leurs Carosses pour prendre les Dames: Mad. C. . . demeurant au Faubourg St. Wast; c'est-à dire de l'autre côté de la Riviere, où j'étois encore, la repassa dans un petit Canot: je fis ce couplet à cette occasion.

C. . . voguant sur l'eau,
L'amour lui sert de guide,
Et le Dieu de ce Ruisseau,
Sortant de son Lit humide,
Dit d'une voix timide,
Est-il rien de si beau!

C'est aussi une grande brune des plus regulieres & des plus picquantes, qui

qui mériteroit toute autre attention que celle d'un Dieu Marin; mais Mademoiſelle M. . . . qui mérite celle de tout le monde, ne doit point être ſans ſon couplet; en voici un que je lui envoyai *incognitò.* Sa beauté naiſſante, & ſa taille majeſtueuſe, ſelon moi, lui donnoient la préference pour être miſe en paralelle avec Venus ſortant de la Mer. Elle reçût gracieuſement cette Chanſon, mais ſa modeſtie la lui fit ſupprimer: Il n'y a qu'elle, vous & moi qui l'ayent encore vûë. Quelle retenuë! quel effort de modeſtie! A l'âge de dix-ſept ans, triompher de l'amour propre, dont nous ſommes encore les ſots eſclaves à cinquante! Voici ſon Couplet.

Telle que vous, du ſein de l'Onde,
Venus ſortit pleine d'attraits,
Quand elle vint ranger le Monde
Sous ſa puiſſance & ſous ſes traits :
Votre Cour étoit plus brillante,

Vos apas ſurpaſſent les ſiens.
A travers de cette eau coulante,
Vos beaux yeux ont charmé les miens.

J'avouë que je n'en avois pas aſſez de deux pour admirer tant de charmes à la fois, & preſque tout d'un bloc. Je m'en ſouhaitois autant que la Fable en donne à Argus. Si Meſdemoiſelles M. . . & P. . . avoient été du tems qu'à Syracuſe on adoroit *Venus aux belles feſſes*; que d'Offrandes elles auroient enlevées à la Déeſſe ! La plaiſante Divinité ! Nos anciens avoient du goût. On ſait que la figure de cette Venus, fait encore aujourd'hui l'ornement des Jardins qu'un grand Roi ſemble avoir voulu conſacrer à l'Amour, en reconnoiſſance des bons traitemens qu'il en a reçûs. Tous les Attributs de ce Dieu y ſont érigez en marbre blanc, placez dans des allées de Mirtes & d'Orangers, où l'on ne reſ-

reſpire qu'un air délicieux. On n'y voit que figures paſſionnées d'Amans favoriſez, & de Maitreſſes ſenſibles ; les tranſports & les plaiſirs amoureux ſont ſi naturellement dépeints dans leurs poſtures & ſur leurs viſages, qu'elles inſpirent de la tendreſſe aux plus ſeveres. On y trouve preſque par tout des Grotes très commodes pour les rendez-vous.

Préſentement cette figure charmante (la Venus dont nous venons de parler) eſt renfermée par une ſuperbe Balluſtrade de fer doré. Avant cette Clôture, on ſurprenoit ſouvent des ſacrificateurs dans les extaſes d'un culte profane, contraire à l'ordre de la nature, & déſagreable à la Déeſſe.

Je ſai que ſa figure eſt belle,
Et ſans juger autrement d'elle ;
Elle eſt droite, elle eſt grande, elle a de la blancheur,

J'y vois mille agremens ; mais c'eſt une
Statuë,
Qui peut plaire à la vuë,
Et qui ne touche point le cœur.

Cependant il y en a eu qui s'y ſont rendus ſenſibles, & qui, comme je viens de le dire, ſe ſont laiſſez échauffer à force de contempler la fraicheur & le travail de ce beau Marbre. Pour vous, je ſuis perſuadé que vous me reſſemblez, que vous aimez le palpable, & que vous n'imiterez jamais ce Sculpteur, qui, pour avoir bien réuſſi dans une figure, la faiſoit coucher avec lui.

A propos de figure ; je me ſouviens que vous m'avez demandé les Vers qui ont été faits ſur le Portrait de Mad. la D. D. M. L'extravagance du Peintre les a fait naitre. On ſait que cette belle Princeſſe eſt deſtinée à la ſouveraineté d'un certain petit continent, où

jadis

jadis les Sybarites vivoient dans la moleſſe & dans l'oiſiveté. Ce Peintre, auſſi fou qu'habile, n'eut pas plûtôt reçû l'ordre du P. de R. de faire le Portrait de la Princeſſe ſa fille, qu'il y travailla en toute diligence; mais par un de ces Caprices le plus bizarre qui ſoit jamais arrivé à ceux de ſa profeſſion, qui y ſont forts ſujets, celui-ci s'aviſa d'enfrocquer cette jeune Princeſſe dans l'habit & l'attitude d'un S. François, recevant les ſtigmates réveuſes, auſquelles il n'y a que ceux de cet ordre qui y donnent quelque creance. La folle hardieſſe du Peintre, devoit lui attirer un prompt & rigoureux châtiment; mais l'excellence de l'ouvrage auquel ſe connoiſſoit parfaitement le Pr. de Reloſan, fit grace à l'ouvrier, qui en fut quitte pour trois mois de Baſtille. Voilà les quatre Vers que vous demandez d'une maniere à n'être point refuſé

& qui ſont les fruits d'une contemplation Poëtique, à qui l'art & l'habileté du Peintre ont donné lieu; car on ne peut repréſenter plus naturellement, ni plus vivement les extaſes de ce bon Seraphique, ni plus vivement tous les charmes raviſſans de la Magdelaine.

Beau Saint François ne ſouffrez pas
Qu'on perce vos mains délicates:
Dites à l'Ange, c'eſt plus bas
Qu'il faut appliquer les Stigmates.

L'Auteur de ces Vers, eſt un demi-Druide très-connu chez les Muſes, & redoutable à certaine Societé, qui l'eſt à tout le monde. Societé où l'on n'entre qu'après avoir fait preuve de ſcience & d'eſprit, comme on eſt obligé de faire preuve de Nobleſſe pour entrer dans l'ordre de Malthe.

Paſſez moi cette ſeconde Digreſſion, en faveur de l'Hiſtoire ſecrette du Portrait. Je reprens ma Deſcrip-

ſcription, en vous diſant que tout ce qui peut rendre une Ville célebre & floriſſante, ſe trouve à Soiſſons.

C'eſt un ancien Evêché: il eſt le premier Suffragant de Rheims. L'Evêque qui remplit ce ſiege aujourd'hui, eſt de la Maiſon de Languet Gergi, originaire de Bourgogne, laquelle à mis de grands hommes dans l'Egliſe, dans l'Epée & dans la Robe. M. de Soiſſons, eſt un des plus ſavans Prélats de France, & des plus zelez Conſtitutionnaire. Invariable dans le Parti qu'il ſoutient avec autant de chaleur de Foi, qu'avec un fond de ſcience, dont nombre de ſes Ecrits ſont preuve; quoique la plûpart ayent été fletris par Arrêt du Parlement. On l'a vu ferme & inébranlable, à la veille d'être privé de ſon Temporel; ſans tergiverſer, ni varier dans ſes ſentimens attachez inviolablement à

ceux du St. Siege. Nos Anti-Conſtitutionnaires n'ont guere de plus redoutables Antagoniſtes. Ce Prélat eſt à la tête d'un Illuſtre & nombreux Chapitre, dans lequel il y a eu, & où il y a encore beaucoup de ſavans.

Soiſſons étant la Capitale du Soiſſonnois; l'Intendant y fait ſa Réſidence. Il eſt chef de la Juſtice, Police & Finance.

Il y a un Celebre Préſidial, compoſé de quinze ou vingt Magiſtrats éclairez dans la juriſprudendence.

Un Corps de Ville nombreux & très-remarquables.

Election & Maitriſe des Eaux & forêts.

Une juriſdiction conſulaire, dont le Diſtrict eſt fort étendu pour juger & connoitre des affaires de Commerce.

Enfin, il y a à Soiſſons une Académie Françoiſe, *ad inſtar* de celle

celle de Paris Elle eſt compoſée de vingt Membres dont l'Evêque eſt Préſident né. Des Chanoines, des Magiſtrats, des Avocats, des Docteurs en Droit & en Medecine, & autres ſavans particuliers rempliſſent ce nombre. Pluſieurs ſont connus dans la Republique des Lettres. Il y a auſſi de jeunes Aſpirans qui s'apliquent, par l'étude & leurs bonnes mœurs, à remplir les places qui deviennent vacantes. Voici une Ode de la façon d'un de ces éleves; c'eſt un très gracieux jeune homme qui n'a pas plus de dix-neuf ans, dont la Muſe ignorant encore le chemin de la feinte, l'a conduit dans celui de l'exil par une voiture, attelée de quelques Licences Poëtiques, ce qui ne diminue, ni ſon mérite ni celui de ſon Ode.

Tout en eſt naturel, ſolide, bien ſuivi,
Ce Poëte encor naiſſant, aux Muſes aſſervi,

Ce Nourisson cheri de la Chaste Neuvaine,
Jamais ne troublera l'Eau pure d'Hypocrene.

Jugez-en par son Ode, la voici sous le titre de Paralelle sur la Poësie Latine & Françoise, qui a été proposé pour le Prix de l'année ..... mais cette Ode ne l'a point remporté. La Piece qui a eu cet avantage a été suprimée, & on n'a jamais osé l'imprimer.

ODE

Sur la Poësie Latine & la Poësie Françoise.

ELoignez-vous Muse Latine,
Je n'écoute plus vos transports;
Je sens qu'Apollon me destine.
A former de nouveaux accords:
Jaloux de sçavantes allarmes,

En

En naiſſant j'adorai vos charmes,
Qui captiverent ma raiſon :
Vous m'occupâtes dans l'enfance;
J'ai crû; la Muſe de la France
M'enyvre d'un autre poiſon.



Joüet de vos vaines Saillies,
Je perdis la tranquillité;
Dans vos Poëtiques folies,
Je cherchai l'immortalité :
Mes yeux s'ouvrirent avec l'âge,
Je ſçûs en vain m'en dégager;
Une chaîne ſuccede à l'autre,
Mon Cœur en ſortant de la vôtre.
N'en ſortit que pour en changer.



A mes yeux les Lauriers s'offrirent,
Je crus de près voir Apollon,
Les Antres du Pinde mugirent,
Tout frémit au Sacré Vallon :
Mes genoux ſous moi s'affoiblirent,
Mille ſoins divers m'aſſaillirent,
Un nouveau feu me fit la loi;

Et dans ce désordre farouche,
Le Ciel vît sortir de ma bouche,
Des sons qui n'étoient pas de moi.



A ces sons la noble Mesure
Apprit encor à cadancer ;
La Rime avec égal murmure
Au bout des Vers vint se placer:
Je fus séduis par leur amorce,
Et ma raison perdit sa force
Contre ces fiers enchantemens ;
Car vainement sa voix rapelle,
Et l'Esprit, & le Cœur rebelle
Qui cherit ses égaremens.



Rome, de nos Ayeuls l'idole,
Que sont devenus tes Césars?
Tu vis sous eux au Capitole,
Apollon regner avec Mars :
Dans la Paix, comme dans la Guerre,
Alors Maitresse de la Terre,
Tu fis, tu chanta mille Exploits:
Dans tes murs féconds en Miracles,

Ces

Ces Dieux te dictoient leurs Oracles,
L'Amour t'a donné d'autres loix.



Dès-lors, livrée à tes caprices,
Tu vis tes Lauriers se flétrir,
Tu n'enfanta plus que des vices,
Que des Héros pour le plaisir
Les tristes Vertus s'envolerent,
Les Chastes Muses s'exilerent,
Les Dieux sortirent de tes Murs,
Et les sciences Allarmées,
Vinrent dans nos Villes charmées
Chercher des Aziles plus purs.



Avec elles passa ta Gloire,
Leur fuite amena tes malheurs,
Tes Tresors, fruits de la Victoire,
Ne firent qu'amolir tes mœurs:
Le Ciel honteux de ta foiblesse,
Vit à regret dans la molesse,
Languir les Maîtres des Humains
Et la Fortune sur sa rouë,
Vit les délices de Capouë
Passer d'Annibal aux Romains.



Nos

Nos Climats en Heros fertiles,
Servirent d'azile aux beaux Arts;
On y vit naître des Virgiles,
On y vit naître des Cesars;
Les Muses eurent leurs retraites,
Apollon forma des Poëtes,
Mars nous éleva des Guerriers:
L'un rendit terribles nos Armes,
L'autre, loin du bruit, des allarmes,
Nous fit moissonner ses Lauriers.

Ne nous vante plus ton Parnasse
Si fameux dans l'antiquité,
Rome, l'éclat du notre efface
Celui que le tien a porté:
Ton Horace né pour médire,
Enfanta chez toi la Satyre,
Dépreaux, chez nous l'éleva:
Mais que servent les paralleles?
Le tien ébaucha les Modeles,
Et le nôtre les acheva.



Mais quoi! ce jugement t'offense,
Rome, tu vas en décider;

Moliere égala-t'il Terence?
Rivaux! ose les accorder.
A Seneque oppose Corneille;
Mais Sophocle, à ce mot s'éveille,
Et prend Corneille pour Rival:
Rome, quand la Grece rebelle,
Juge la France digne d'elle,
Crois-tu le Parallele égal?



Et, toi, France, chere Patrie,
Aux Muses fais toujours ta cour,
Rejette cette idolatrie,
Que Rome défere à l'Amour!
Rome sous ces tristes auspices,
Commença d'impurs Sacrifices,
Que suivit la perte des siens;
Méprise les plaisirs steriles,
Et tu compteras dans tes Villes,
Les Heros par les Citoyens.

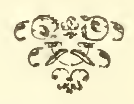


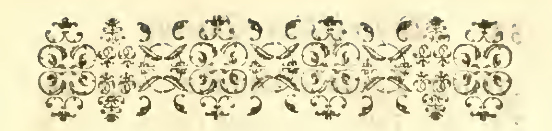
Vous, Muse, à mon repos fatale,
Qui troublez mes jeunes desirs,

Ne craignez rien d'une Rivale,
Qui fit jadis tous mes plaisirs :
Je la servis sans vous connoitre,
Mais le ciel, pour vous, m'a fait naitre,
Et c'est vous seule que je sers,
Sur le Parnasse où je m'égare,
Ne me soyez jamais avare
Du feu dont naissent les beaux Vers.

Vous voyez que Soissons est aussi fertile en beaux Esprits, qu'en bon Vin.

J'ai à vous régaler d'une Avanture moins enjoüée que la précedente, mais non moins agréable. Elle nous est arrivée dans le tems de l'inactivité du Congrès, dont plusieurs Politiques se sont mis plus en peine que nous.





APARITION
D'UN
HERMITE
A LA GROSSE TETE
FAMEUSE AUBERGE DE LA VILLE
DE
SOISSONS.

CEtte avanture n'eſt pas moins réelle, qu'elle eſt amuſante & curieuſe. A peine étions nous dans notre Chambre, pour nous diſ-poſer à ſouper, que parut de-vant nous, vers la porte, com-me un ſpectre : c'étoit une

C gran-

grande figure d'homme, qui ne parloit point. Nous reconnumes bientôt que c'étoit un Hermite, que nous prîmes d'abord pour de ces Hermites coureurs, pour qui on n'eſt pas fort prévenu d'eſtime. Nous l'invitâmes de ſouper; il ne ſe fit point prier, & prit place avec nous. Le vin de l'hôte étoit fort bon; & nous tâchâmes de lui faire honneur. L'Hermite n'en dit ni bien, ni mal; mais il paroiſſoit par ſa contenance, qu'il ne le trouvoit pas mauvais. Il en uſa un peu plus fort que S. Paul ne l'entendoit, lorſqu'il diſoit à ſon Diſciple Timothée: *Uſez d'un peu de Vin, à cauſe de votre eſtomac, & de vos infirmitez frequentes*, 1. Timoth. chap. 5. v. 23. Mais après tout, il en demeura dans les regles de la Morale d'Ovide, qui veut qu'on ne s'enyvre qu'autant qu'il le faut, pour charmer les cuiſants chagrins de la vie; rien de

plus,

plus, ni de moins. *Lib. 2. de Remed. Amor.*

At nulla ebrietas, aut tanta ſit, ut tib
curas
Eripiat; ſi qua eſt inter utrumque, nocet.

Notre Hermite, non ſeulement avoit de l'eſprit; mais encore il avoit l'eſprit orné; & avoit ſans doute bien étudié. Il ſavoit les Belles Lettres, & nous citoit ſouvent quelques Vers des anciens Poëtes, qui étoient toujours de bon goût, & fort à propos. Il nous expliqua fort galanment le myſtique d'un vers du Poëte Auſone:

Ter bibe vel toties ternos, ſic myſtica
lex eſt?

Je vous cite, dit-il, un Poëte du Païs du bon Vin; car Auſone étoit de Bourdeaux; & il n'étoit pas de ces Poëtes crottez de votre Ville de Paris: Auſone étoit Conſul Ro-

main : Après cela il nous fit le Commentaire. La Mystiquerie de ce vers, ajoûta-t'il, est que dans un repas il faut boire trois fois en l'honneur des trois Graces ; ou bien neuf fois par reverence pour les neuf Muses. Sur ce que nous lui demandâmes, pour lesquelles il avoit plus de devotion ; il repartit fort franchement : j'ai eû toute ma vie plus d'attrait pour le culte des neuf Muses, que pour celui des trois Graces ; mais quand je me trouve avec d'honêtes gens comme vous, & que le vin est bon, je réunis les Graces avec les Muses, je sacrifie volontiers à toutes les douze, & faits une douzaine de Libations en leur honneur.

Vous avez-là, lui dis-je, un charmant secret pour unir les Muses avec les Graces ; si à force de Libations Bachiques, vous pouviez attirer la Fortune à cette Alliance, ce seroit un assortiment presque

preſque ſans exemple, & auquel on ne pourroit rien ſouhaiter de plus, qu'une ſanté parfaite & vigoureuſe, pour joüir long-tems de ces félicitez. Je ne vous quitterai point, me dit-il, tout bas, ſans vous rendre compte de ce que vous exigez de moi; mais (hauſſant la voix, pour ſe faire entendre de la Compagnie) vous devez auparavant, faire raiſon à mes Libations; ſans differer, je fis les miennes, que notre Hermite accompagna de cet hymne à Bacchus, qui fut chantée *Chorus.*

HYMNE A BACHUS.

Armons-nous chacun d'un verre à la main,
Bacchus, chantons ta Victoire;
Chantons: que l'éclat de ta gloire,
En ce lieu, retentiſſe juſqu'à demain.

Rien n'eſt égal à ton pouvoir charmant
Tu fais briller une Belle,

Ton jus la rend moins cruelle;
C'eſt par toi que naît le moment,
Que l'Amour refuſoit au plus ſenſible
Amant.

Un repos plein de douceur,
Vient par ſa vapeur
Calmer notre ame
Tu ſais réveiller une flame
Tu fais ſeul nôtre bonheur.

Cet Hermite ſavoit beaucoup de choſes, il nous en dit, après le ſoupé, des plus jolies. Il nous raporta des Proverbes Italiens, des Anagrames, des Epigrames, & des Epitaphes Françoiſes; mais tout nous paroiſſoit bien choiſi. Quoiqu'il parlât beaucoup, nous ne nous aperçumes pas qu'il tombât dans le fade. Voici quelques-uns de ſes Proverbes Italiens, qui ſont tous d'un grand ſens.

Le Donne, & le Galline, per tropo andare, ſi perdonno.

Les

Les femmes & les Poules qui s'écartent trop, ſe perdent.

Il martello d'argento, rompe li porte di ferro.

Le marteau d'argent rompt les portes de fer.

A nave rotta ogni vento è contrario.

A navire vieux & uſé, tout vent eſt contraire.

Amor infaga giovanni, e annega vecchi.

L'amour embourbe les jeunes gens, & noie les vieillards.

Biſogna amar i buoni, & guadagnarſi i cattivi.

Il faut aimer les gens de bien, & ſe gagner les méchans.

Che ſi loda, s'imbrata.

Celui qui ſe loüe, ſe barboüille.

E tropo un nemico, & cento amici non baſtano.

Un ennemi eſt trop, & cent amis ne ſont pas aſſez.

I Saggi la bocca nel cruore, è matti il cruore in bocca.

Les ſages ont la bouche dans le Cœur, & les foux ont le Cœur dans la bouche.

La vera lode adorna, la non vera riprende:

Une loüange veritable fait honneur, mais une fauſſe loüange eſt une réprimande.

Og' uno ſa navigar, quando fa buon tempo.

Il eſt aiſé de conduire ſa barque, quand le tems eſt favorable.

Poco fiele fa amaro molto miele.

Un peu de fiel, gâte beaucoup de miel.

Quando il povero dona al ricco, il diavolo ſi gratta il culo.

Lorſqu'un pauvre donne à un riche, le diable ſe gratte le cul.

Nôtre Hermite ajoutoit à ſes proverbes de petites gloſes fort plaiſantes. Savez vous, nous dit-il, la difference qu'il y a d'un

d'un homme fou à un ſage? *Le ſage rêve la nuit, & le fou rêve nuit & jour.*

Ne vous imaginez pas continua-t'il que je ne ſache que des Proverbes & des Quolibets: j'aime le ſérieux, & j'y donne par tempérament. Lorſque j'étois du monde, j'étois aſſez alerte; mais depuis que je me ſuis dévoüé à la vie ſolitaire, je ſuis tout changé; ce n'eſt plus moi; on ne me reconnoit pas. Je ſuis devenu taciturne; j'ai maintenant la machoire peſante. Après cette préface, il entra en matiere avec un air effectivement compoſé, & nous dit; je veux vous faire part d'une très-belle Anagramme. Je ſais bien comment on regarde ces petits jeux d'eſprit, je ne leur veux pas donner plus de relief qu'ils n'en méritent; mais il y a Anagramme & Anagramme: il y en a d'heureuſe, qui ont du Sel, & qu'il ne faut pas mépriſer: par

exemple, dans le mot de *Vigneron* on trouve lettre pour lettre *Ivrogne.* Dans *Calvinus*, on trouve *Lucianus.* Ces Anagrammes sont naturelles & fort sensées; car il est assez ordinaire aux Vignerons d'être ivrognes, & Calvin & Lucien ont quelques similitudes de Variation. Mais l'Anagramme dont je veux vous parler, est respectable & d'un grand sens. Voici ce que c'est.

Notre divin Sauveur étant devant Pilate, & lui ayant dit; *c'est pour rendre témoignage à la verité que je suis venu au monde. Quiconque est pour la vérité, écoute ma voix.* Pilate lui demanda, *Qu'est-ce que la verité?* QUID EST VERITAS? Ce qu'il y a ici d'une curiosité assez picquante, c'est que la réponse à cette question, *Quid est veritas?* est renfermée dans les mots de la question même; car enfin on trouve dans *Quid est Veritas,*

ritas, lettre pour lettre *eſt vir qui adeſt*, qui ſignifie; c'eſt l'homme qui eſt préſent. En effet Jeſus-Chriſt eſt la verité éternelle; & il s'eſt nommé dans l'Evangile, *la voïe*, LA VERITÉ, *& la vie.* Heureux eut été Pilate, s'il eut reconnu cette éternelle & adorable verité. Enfin dit l'Hermite, je vous ai promis une Epigramme, & une Epitaphe, je veux tenir parole, & vous reciter l'une & l'autre. Elles ne ſont point de ma façon; je ne ſuis, tout au plus, qu'un demi Poëte, & qui ne l'eſt qu'à demi, ne l'eſt point du tout; mais j'aime les bons Vers. Voici l'Epigramme, qui peut être vous eſt connuë, car elle eſt au monde avant que nous y fuſſions. Mais après tout, que font autre choſe vos beaux Eſprits de Paris, dans les converſations, ou aux tables des grands, où ils vont ſi regulierement excroquer des repas? Si ce n'eſt de payer leur

leur écot par le récit de quelques bons Mots, ou de quelques jolis vers ou anciens, ou nouveaux. Ce n'eſt pas que je ne pardonne aux gens de lettres néceſſiteux, & dans le beſoin, qui vont remonter de fois à autres leur languiſſante machine à la table des Seigneurs, ou de quelques gras Financier, à l'égard de ces derniers. c'eſt autant de pris ſur l'ennemi. L'Epigramme dont je vous veux régaler, eſt ſi je ne trompe, de feu Mr. Patris; elle eſt morale, & montre que la mort égale tout le Monde.

EPIGRAMME.

Je ſongeois cette nuit, que de mal conſumé,
Côte-à-côte d'un pauvre on m'avoit inhumé;
Et que ne pouvant pas ſouffrir ce voiſinage,

En mort de qualité, je lui tins ce langage :
Retire-toi, Coquin, vas pourir loin d'ici,
Il ne t'apartient pas de m'aprocher ainſi.
Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême,
Vas chercher tes Coquins ailleurs, Coquin toi même ;
Ici tous ſont égaux ; je ne te dois plus rien ;
Je ſuis ſur mon fumier, comme toi ſur le tien.

Vous voyez qu'en l'autre monde il n'y a point d'adulateurs ; on parle là tout à la franquette, ſans déguiſement : Auſſi les bons Geographes qui ſavent par la longitude, & la latitude, la veritable poſition des lieux, diſent-ils que les habitans du païs des morts, ſont nos Antipodes. Mais ce n'eſt pas le tout, je vous ai promis une Epitaphe ; il ne faut pas s'aquitter à demi. Celle que vous allez lire, ſemble être une ſuite de l'Epigramme que vous venez d'entendre.

EPI-

EPITAPHE.

Ci-git & repoſe humblement,
Dont tout un chacun s'en etonne,
* Tonnere, l'Illuſtre Perſonne,
Dans un ſi petit Monument.
Il fut reçu, vaille que vaille,
Au rang des Saints en Paradis;
Mais il en ſortit par mépris,
N'y trouvant que de la Canaille.

* Feu Mr. l'Evêque de Noyon étoit de cette belle & ancienne Maiſon de *Clermont Tonnere*; mais plus entêté de ſa Nobleſſe, qu'un Noble Préadmite. Prêchant un jour dans une Paroiſſe de Paris, il traita ſon auditoire de Canaille chrétienne; ce qui lui a attiré cette Epitaphe ironique. Comme il ſe fait tard, dit l'Hermite, & qu'il eſt tems de ſe retirer je veux finir par un Proverbe Hebreu dont je vous veux prévenir. Je m'aperçois que le bon vin dont

dont nous avons bu avec ſuffiſance, graces à vous, a mis chez moi les eſprits en mouvement, & que je pourrois bien avoir jazé un peu trop vivement & trop long-tems. C'eſt ici une leçon dont je ne veux point m'écarter. Elle vient originairement des Rabbins, mais pour cela, ne vous en allarmez point; les bonnes choſes ſe trouvent chez eux, comme ailleurs: Vous en allez juger par ce proverbe-ci כבוא ״ן יצאטור les mots ſignifient en Latin, *Ingrediente vino, egreditur ſecretum.* C'eſt-à-dire, *a meſure que le vin entre chez nous, le ſecret en ſort.* Faites, nous dit-il, votre profit d'une ſi belle Sentence. En ſe levant, il s'aprocha de moi, & me mettant un papier dans la main, il me dit à l'oreille: Vous devez au bon Vin que vous m'avez donné de bonne grace, le dépot que je vous fais d'un ſecret

& d'un Tresor inestimable; je vous prie de ne le point lire que demain: je vous souhaite la bonne nuit. Il se retira, & nous allâmes aussi nous coucher. J'étois fort inquiet sur ce qu'il m'avoit mis entre les mains: mais je lui tins parole. Je me levai d'assez bon matin. Je demandai à l'hôte si l'Hermite, qui avoit soupé avec nous, étoit levé. Je n'en sais rien, répondit-il: Il n'a pas couché ici. Je ne le vis point hier ni entrer, ni sortir. Alors je m'informai dans le voisinage; personne ne l'avoit vu en aucune façon. Enfin je n'en pu avoir de nouvelles; ce qui me fit faire *in petto* un jugement témeraire; je le pris pour un Envoyé secret, qui venoit *incognitò* voir ce qui passoit au Congrès. Il avoit paru & disparu comme un fantome. Ceux qui croyent facilement aux *Aparitions*, & aux Freres de la *Roze-Croix*,

Croix, trouveroient là de quoi exercer leur imagination. Cependant j'eus du chagrin de ne le pouvoir revoir; & en attendant le déjeûner, j'entrai dans le jardin de l'hôtellerie, pour voir le papier qu'il m'avoit laiſſé comme un grand ſecret, & comme un véritable treſor. Je fus fort ſurpris devoir que c'étoit un procedé de Chymie, pour la *Tranſmutation de la Lune en Soleil.* C'eſt-à-dire, ſelon le langage des chercheurs de la Pierre Philoſophale, *pour changer l'Argent en Or.*

Cette ſorte de Chymie n'a jamais été de mon goût. Je ne vous dirai point s'il y a du ſolide, ou de l'illuſoire dans ce procedé: je ne l'ai point aſſez examiné pour en juger; mais il m'a paru, à vue de païs, que cette Operation eſt aſſez Philoſophique & que les curieux credules ont ſouvent travaillé ſur de plus mauvais Memoires.

res. Quoi qu'il en ſoit, je vous dirai que l'*Hermite* paroiſſoit d'un air fort content, d'une merveilleuſe ſanté, d'une belle repréſentation, d'une Mémoire prodigieuſe, & qu'on ne lui auroit pas donné plus de trente à trente cinq ans; quoiqu'il en eût plus de ſoixante & dix; Comme il nous le dit pluſieurs fois dans la Converſation. Il voulut même payer le ſoupé, il fit de grands efforts pour cela; & jetta de l'or, ſans façon ſur la table, diſant fort gaïement : Cela me coute peu; & je n'en ſuis pas aux termes de l'Apôtre S. Pierre, lorſqu'il diſoit à cet homme qui étoit né boiteux & qu'il guérit : *Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne; levez-vous au Nom de Jeſus-Chriſt de Nazareth & marchez* Act. c. 3. v. 6. Et puis il ajoûta, en finiſſant court là deſſus: j'ai des ſecrets, j'ai la Clef du grand Paracelſe, & je fais quel-

quelquefois des gueriſons dont les Doćteurs en Medecine tiendroient Regiſtre & feroient leur profit. Enfin, je vous fais part de ſon procedé, ſans que je puiſſe bien définir le perſonnage dont je le tiens. Ce Secret, s'il étoit veritable, plairoit fort à un tas de Coſmopolites, à un grand nombre de bruleurs de hoüilles & de Charbon, qui par une injuſte cupidité ſouhaiteroient devenir riches tout d'un coup, comme ſi cela ſe pouvoit, ſans travail, ſans peine, & ſans une diligente & vertueuſe application à quelque profeſſion loüable & fructueuſe. Gens inutiles, & même dangereux à la Societé des hommes ; puiſque cette eſpece de Chymie, eſt un art ſans regle, qui commence par mentir, qui continue par travailler, & finit par mandier : *Ars ſine arte, cujus principium mentiri, medium laborare, & finis mendicare.*

EXCELLENT OEUVRE

Pour transmuer la Lune en soleil.

PRenez Sel Nitrie, Vitriol, Alun, Armoniac, Sel Commun [ana] mettez ces choses en poudre très-fine & impalpable; puis incorporez le tout avec autant de Mercure qu'il en poura prendre. Mettez le tout dans une large Cucurbite de terre, avec son Chapiteau percé au haut, & bien luttés ensemble. Mettez le tout au feu, & le sublimez à feu lent. La grosse humidité étrangere étant de hors, augmentez le feu de degré en degré, & puis bien fort, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus du tout d'humidité. Laissez refroidir le Vaisseau, & puis vous trouverez le Mercure élevé sur vos matieres,

&

& qui ſera blanc comme neige. Remettez le tout au feu, & puis reſſublimez tant de fois, que le Mercure ſoit très-beau, reluiſant & dans une parfaite ſublimation. Alors il ſera propre pour être joint au corps, & pour faire ce qu'on deſire. C'eſt là la vraie ſublimation par laquelle on ſépare le pur d'avec l'impur, & le ſubtile d'avec le groſſier ; car la ſublimation qui ſe fait avec le ſeul Vitriol à feu violent, ne vaut rien, parce que les matieres groſſieres & ſubtiles montent enſemble, & ne conviennent point, dans cet état, au parfait Elixir des ſages.

U S A G E.

Prenez une livre de ce Mercure purgé & bien ſublimé, mettez-le dans un Alembic de Verre, à diſtiler au bain Marie ou à doux feu.

Dans la premiere diſtilation il ſortira une once d'eau claire. Laiſſez refroidir le vaiſſeau, & mettez l'eau ſur les matieres; & puis diſtillez dérechef, & il en ſortira quatre onces d'eau. Remettez encore l'eau comme vous avez déja fait, & il en viendra encore en plus grande quantité. Enfin à la quatriéme fois, tout paſſera en eau pure & vivante.

Prenez trois parties de cette eau précieuſe, & une partie d'or très-pur en feuille, & peu à peu mettez le dans l'eau que vous avez miſe auparavant dans une Cucurbite de verre, & vous verrez diſſoudre cet Or ſans feu dans cette eau merveilleuſe.

Lorſque l'or ſera diſſous, couvrez la Cucurbite de ſa châpe, & luttez-la ſi bien que rien ne reſpire. Diſtillez l'eau à doux feu, & cohobez tant de fois que rien ne diſtile

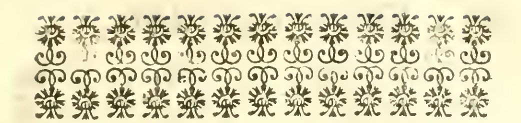
diſtile plus; mais que tout demeure en bas comme miel modérément liquide. Le Vaiſſeau étant froid, mettez cette matiere dans l'Oeuf Philoſophique, tant qu'il en pourra tenir, enſorte qu'il n'y ait point de vuide. Il faut le ſeller hermetiquement; puis prenez un pot rempli de cendre, & le mettez tout au milieu de la cendre & du pot. Enſuite faites du feu deſſous, & deux fois plus fort par deſſus pendant deux jours continuels. Cela fait, laiſſez refroidir le Vaiſſeau: & après l'avoir rompu, vous trouverez une Pierre rouge comme ſynabre. Mettez une partie de ce Synabre dans un Creuſet ſur cent de Mercure net & purgé par le vinaigre & le Sel: Lorſqu'il commencera à fumer, augmentez le feu durant une heure: puis le tout étant froid, vous trouverez une Elixir ou Mercure, que projetterez en met-

tant un poids sur cent de Lune fonduë. La Projection étant faites, vous la tiendrez durant trois heures en bonne fonte; la Lune sera changée en Soleil très-pure, & à toute épreuve.

FIN.



AUX



AUX DAMES.

MESDAMES,

APrès l'avanture de Soissons, & l'Aparition d'un Hermite dans la même Ville, il manqueroit quelque chose au divertissement que nous nous proposons de vous donner, si nous en demeurions en si beau chemin. Un Dialogue *entre Mademoiselle d'A. . . & Catiche, sa Femme de Chambre, vous servira de passe-tems agréable pour quelques heures seulement,*

A n'en point mentir, Mesdames, il y a peu d'Amusement qui ne

*ne doive ceder à la douceur d'une Lecture aussi divertissante & aussi véritable que l'est l'*Entretien *de cette jeune Demoiselle avec Catiche. Les ouvrages plus serieux, & de plus longue haleine occupent plûtôt qu'ils ne divertissent, & quand on en a lu quelqu'un de trop grande étenduë, on se trouve tout aussi fatigué que si on revenoit d'un spectacle où une bonne Piece auroit été mal representée, ou d'un Concert mal executé. On est incapable de goûter le moindre enjoûment; au lieu que le court Recit d'une petite Galanterie rejoüit tout le monde, & empêche même que les plus grands parleurs ne s'ennuient en gardant le Silence.*

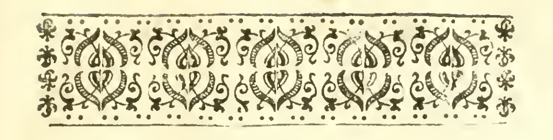
*On verra par ce petit Dialogue, que l'*Oisiveté est la mere de tous Vices, & *que si Mademoiselle d'A. . . . . s'oublioit jusqu'au point de donner dans quelque foiblesse humaine, ce seroit plus par la faute*

de

de ſes Parens que par la ſienne, & le reproche dans le monde n'en ſeroit imputé qu'à leur fauſſe ſeverité. Renfermer une jeune fille de ſeize ans dans un Chateau de Campagne deſerte, ou qui n'eſt tout au plus habitée que par de ruſtiques Mortels, des hiboux, c'eſt la même choſe; la réjouiſſante Compagnie, pour une aimable & jeune infante qui n'a rien ſur ſon compte, qu'un cœur tendre & l'humeur un peu coquette.



DIA-



DIALOGUE

DE

MADEMOISELLE

D'A.....

AVEC

CATICHE.

MADEMOISELLE D'A.....

AH! ma pauvre Catiche, que je m'ennuie! Qu'il m'eſt cruel de paſſer mes plus beaux jours dans un vieux Château de Campagne, toujours ſeule, toujours triſte, ſans autre conſolation que celle que tu me don-

donnes! Meſſieurs mes Parens, vous me ferez faire quelque ſotiſe; mais au moins, ne vous en prenez qu'à vous. Il me prend quelquefois des tentations de me jetter par les fenêtres; j'en ouvre une, j'aperçois de grands vilains foſſez pleins d'eau bourbeuſe; un reſte d'amour pour la vie me fait retourner dans mon fauteüil, & je me remets à pleurer.

Que la vie eſt ennuieuſe,
Quand on n'a point de déſirs!
Qui n'a point l'ame amoureuſe,
La voit couler ſans plaiſir:
A quoi paſſer tout le jour
Quand on ne ſonge point à plaire,
Et ſi l'on n'a point d'amour
Que peut-on faire!

CATICHE.

Ma foi, Mademoiſelle, vous n'êtes pas ſeule à peſter contre vos parens, & votre Deſtinée; j'y ai

ma bonne part, comme vous ſavez; car

Sans amour & ſans tendreſſe
Il n'eſt point de doux moment,
Il faut ſoupirer ſans ceſſe
On n'eſt heureux qu'en aimant.
A quoi paſſer tout le jour
Quand on ne ſonge point à plaire,
Et ſi l'on n'a point d'Amour,
Que peut on faire?

MADEMOISELLE D'A....

Ce n'eſt point d'amour que nous manquons l'une & l'autre; je te connois, Catiche; mais avec qui ſoupirer? car il y a ſoupirs & ſoupirs. . . . .

CATICHE.

Je vous entends, Mademoiſelle & vous m'entendez; ſoupirs & ſoupirs! . . . . C'eſt une choſe qui crie vengeance, qu'une jeune & belle perſonne comme vous, ſoit redui-

reduite, par la bisarrerie de ses Parens, à une solitude d'Anachorete, tandis que de petites Bourgeoises sont tous les jours dans les divertissemens ; mais après tout, il faut prendre patience travaillez, Mademoiselle, c'est une exercice à quoi toute Campagnarde doit s'employer.

MADEMOISELLE D'A.....

Que je travaille, Catiche! Ne voudrois tu point que je fisse comme dans les Romans, des ouvrages d'or & de soye ? Encore si j'avois un Chevalier, je pourrois lui broder des Echarpes de mes propres mains pour lui aider à gagner quelques Batailles ; mais je n'en ai point, & c'est le comble à mon ennui.

CATICHE.

Oüi-dea! oüi-dea; je comprens qu'un

qu'un Amant vous consoleroit un peu; on ne s'ennuie guere avec ces gens-là: Et si par quelque avanture conduite à la Romanesque, il arrivoit ici un beau Chevalier qui vous demandât le couvert, & qui vous contât merveille de son amour & de ses exploits, vous pouriez ne lui être pas plus cruelle que de raison; & moi qui vous parle, j'y pourrois aussi trouver mon compte; car ces honnêtes Avanturiers ne marchent guere sans des Ecuyers presqu'aussi beaux qu'eux. Mais ne nous repaissons point de chimeres: Il est question de vous desennuyer; occupez-vous, Mademoiselle; lisez, au lieu de vous attrister ainsi: vous avez de l'esprit naturel, cela vous l'ornera considerablement.

MADEMOISELLE D'A.....

Ah, tais-toi, Catiche, tu me fais mourir! Les Livres de devotion me font bâiller; les Histoires m'attristent, & les Romans me feroient devenir folle: Ce ne seroit peut-être pas un grand mal; je ne sentirois plus cette fureur qui m'agite; mais je t'avoüe que la conversation des morts ne peut me dedommager de ce que je perds par la privation de celle des vivants.

CATICHE.

Oh, pour cela, vous êtes très-vivante: Votre ennui même n'a rien de morne; il ne vous fait dire & penser que des choses vives. Que ferons-nous donc? Promenez-vous, Mademoiselle; l'agitation du corps reveille l'esprit: Vous

Vous êtes toujours couchée dans un grand sopha; les plus belles soirées du monde ne peuvent jamais vous attirer dans les jardins; on y entend des oiseaux, on y voit des fleurs, on y sent l'haleine des zephirs, on. . . .

MADEMOISELLE D'A.....

Ma pauvre Catiche, tu te jettes dans les Descriptions Poëtiques! Si j'étois assez sotte pour sortir de ma paresse, je trouverois tout ce bel étalage reduit à voir une mauvaise tulipe, des arbres chargés de chenilles mêlées avec les feuilles, un puits d'où on tire de l'eau pour arroser les herbes du potager, quelque malautru d'oiseau, qui craint toujours qu'on ne l'aproche, & un vent qui me gâteroit le teint.

CATICHE.

Il faut avoüer, Mademoiſelle, que vos peintures l'emportent ſur les miennes: Mais au moins, ne dira-t'on pas de vous, que vous avez des idées riantes: Vous ſeriez de ces Peintres triſtes, qui n'imiteroient jamais que les choſes affreuſes. Mais à propos d'occupation! Chantez Mademoiſelle, chantez, vous avez de la voix, vous avez de la Muſique, vous avez du goût. . . . Je me ſouviens que le jour que Mrs. vos Parens nous firent partir ſubitement pour cette Terre maudite, où ils ſe ſont aviſez de vous releguer; je me ſouviens, dis-je, qu'en faiſant nos paquets, il me tomba ſous les mains un de vos Livres de Muſique que je mis, par précaution, parmi mes nipes. Tenez, à ſon ouverture, voici un petit air qui vous

vous rejouïra peut-être, s'il vous plait de le chanter.

MADEMOISELLE D'A....

Que je chante, Catiche! moi qui ne ſait plus que pouſſer des ſoupirs! Chantes l'air ſi tu veux, & m'en donne les paroles à lire.

Laiſſez-vous enflammer
Jeune Bergere,
Quand on ſait plaire
Il faut aimer;
L'ennuyeuſe triſteſſe
Suit la jeuneſſe,
Qui fuit l'Amour :
Une Beauté Severe,
Ne ſait que faire
Du plus beau jour.

Je ſaurois bien faire uſage des belles journées que la ſaiſon nous donne ici, ſi notre Compagnie étoit double. Je ne fuis pas l'Amour pour être exilée dans ce château,

teau, & le Dieu de l'Ennui a grand tort de m'y ſuivre. Il n'y trouveroit pas ſon compte, ſi quelque vent gallant nous amenoit une paire de Pelerins de l'Iſle de Cithere. Qu'en dis-tu, Catiche?

CATICHE.

Je m'en raporte bien à vous, Mademoiſelle, & encore mieux au petit commentaire que vous venez de faire ſur le premier couplet de cette chanſon: Continuez, Mademoiſelle, il y en a encore deux qui ne meritent pas moins votre attention.

MADEMOISELLE D'A.....

Liſant le ſecond Couplet.

Songez que la fierté,
Ravit les armes
Aux plus doux Charmes
De la Beauté;

Le

Le Vainqueur de Cithere
Nous montre à plaire
En nous charmant
Iris, une cruelle
Devient plus belle
En s'enflammant.

C'est, ma chere Catiche, ce qui m'est souvent arrivé ; & plût encore au *Vainqueur de Cithere*, nous mettre ici toi & moi à de pareilles épreuves! Un tendre courroux releve les graces.

CATICHE.

Ceque vous dites est bien vrai, Mademoiselle, car (il m'en souvient toujours) jamais je ne vous trouvois tant de charmes que lorsque vous faisiez semblant d'être en colere contre Mr. le Chevalier D'. . . . Mais j'attends avec impatience la glose du dernier couplet.

MADEMOISELLE D'A.....

Lisant le troisieme Couplet.

Vous errez nuit & jour
Dans des Retraites
Qui ne sont faites
Que pour l'Amour
Une heure quand on aime
Un long jour même
Semble un moment;
Mais que faire à l'ombrage
D'un verd Bocage
Sans un Amant.

Que je suis enragée, mon Enfant! ce dernier couplet renouvelle ma douleur, & met le comble à mon ennui. Je ne sai à qui m'en prendre, & tu ne me proposes que des occupations ausquelles je n'ai nul goût. Peste de ta chanson.

CA-

CATICHE.

Oüais! Que trouverions-nous donc bien pour vous tirer d'un état ſi violent?

MADEMOISELLE D'A.....

Ne pourrois-tu point avoir du Vin de Champagne? On dit que c'eſt une merveilleuſe reſſource contre l'ennui: J'en ai fort peu bu; mais j'en boirois à l'heure que je te parle autant que le plus déterminé bûveur.

CATICHE.

Pour de bon Vin du Païs, je vous en trouverois bien; mais il faut, s'il vous plait, vous paſſer de celui de Champagne; on ne connoit point ces choſes-là dans notre village.

MADEMOISELLE D'A.....

Eh cours, Catiche, aportes-en dix bouteilles; fusses-tu déja revenuë. Mais Catiche, que tu es sotte; ne connois-tu rien qui pût me desennuyer? S'il pouvoit venir quelque Passant!

CATICHE.

Peste, qu'elle éveillée! du Vin & des Passans! Oh, ma foi, Mademoiselle, je ne vais pas à votre ceinture pour imaginer des Consolations!

MADEMOISELLE D'A.....

Ah! les Passans n'arrivent pas toutes les fois qu'on les desire! Va toujours querir le Vin. Ma pauvre Catiche, que ton esprit est obscur! Si tu avois été à la place de Promethée, l'homme n'auroit jamais été fait. Comment apelles-

tu

tu ce grand Garçon qui joue ſi bien aux quilles?

CATICHE.

Ha! ha! Colas: Il eſt bien bâti, oui, ce grand drôle là! Comme je m'ennuie auſſi bien que vous, j'ai quelque fois voulu tenter de quoi il étoit capable: je lui ai propoſé de joüer aux quilles, & de me laiſſer perdre . . . . mais le benet n'a jamais voulu mordre.

MADEMOISELLE D'A.....

Il n'importe, Catiche, il aura du reſpect pour la fille de ſon Seigneur! il nous cueillera des fruits, il nous donnera à boire, il nous ſervira à mille choſes. Catiche, va le querir, amene le moi; mes yeux ſeront toujours amuſez par la figure d'un homme.

Voilà à quoi me réduit la cruauté

té qu'on exerce ſur moi! voilà ce qu'on gagne à me laiſſer ſeule à mon âge, dans un deſœuvrement capable de me rendre folle ! Je vais donc voir Colas; ce nom n'eſt pas noble, mais il me faut de l'occupation: Je n'ai point deſſein de bleſſer mon innocence; cependant je ne ſai à quoi il tient que je n'épouſe Colas, pour faire enrager mes Parens! La petite vie que je vais mener avec lui; dont les aparences ſeront équivoques, ne les punira pas aſſez.

CATICHE.

Voici Colas, Mademoiſelle, je cours au Vin.

MADEMOISELLE D'A.....

Aprochez, Colas, aprochez; voulez-vous bien venir demeurer avec nous dans ce Château; vous ſerez mon valet de Chambre, vous aiderez

aiderez Catiche à m'habiller.

C O L A S.

Palsangué, Mademoiselle, je ne sai point tous ce tran-tran-là ; mais je l'aurai bientôt appris, car je le ferai de bon cœur.

MADEMOISELLE D'A.....

Oui, Colas ; voilà qui va bien : & les quilles, que deviendront-elles ? On dit que vous y joüez à merveille.

C O L A S.

Oh pargué je n'en crains personne. Je gagne toujours Pierrot, qui est un grand drôle bien découplé, aussi bien que moi ; & Pierrot gagne tous les Garçons du Village : Mais qu'importe, je vous rendrai service, tout de mon mieux, & jouerai à quelque autre jeu avec Mademoiselle Catiche.

MA-

MADEMOISELLE D'A.....

Non pas, Colas, s'il vous plait, non pas; je veux que vous me donniez tout votre tems, & tous vos ſoins : nous jouerons quelquefois enſemble. Mais n'avez-vous point quelque Maitreſſe ; car voyez-vous, Colas, je prétends que vous quittiez tout pour moi.

COLAS.

Et he mais, la groſſe Phlipote vient quelque fois lanterner autour de moi: elle a toujours quelque niche à me faire ; Pierrot en eſt un peu jaloux, car il l'aime bien; mais que. . . .

MADEMOISELLE D'A.....

Oui, Colas, la groſſe Phlipote? & eſt-elle jolie, cette lanterneuſe?

COLAS.

C'est une Camuson qui a le nez tourné à la friandise. Si je l'avois aimée comme elle m'aime, le diable s'y seroit peut-être fourée; mais je lui avons resisté.

MADEMOISELLE D'A.....

Tant mieux, Colas, tant mieux; il ne faut pas que le diable dispose de vous auprès de Phlipote: mais me trouvez-vous plus jolie qu'elle? regardez-moi bien.

COLAS.

Oh pargué, Mademoiselle, je ne sommes pas digne de vous regarder.

MADEMOISELLE D'A.....

Je veux que vous me répondiez, Colas; levez les yeux.

CATICHE.

Et répons, Animal: Pourvû que Pierrot me réponde aussi, tout ira bien ; car franchement je ne suis pas d'humeur moins sociable que ma Maîtresse.

MADEMOISELLE D'A.....

Ma chere Catiche, je te promets Pierrot pieds, points & mains liées, pourvû que Colas me trouve belle, & à son gré.

CATICHE.

Oh, Mademoiselle, je ne demande pas Pierrot lié; il faut, s'il vous plait, qu'il ait la liberté de son corps. Parle donc Colas, au plus vîte.

COLAS.

Jarnigué je suis tout honteux ;

Mademoiſelle eſt belle comme trois petits Anges ; mais je n'oſerois quaſi la regarder. Je ne ſerai pas toujours ſi niais, non, Catiche ; quand elle m'aura un peu aprivoiſé, elle verra, elle verra beau jeu.

MADEMOISELLE D'A....

Comment, Colas eſt un éveillé ! Voilà comme je le demande : qu'il aille querir Pierrot, & mettons-nous, auſſi-tôt à table : Un peu de Vin inſpire la liberté. Ah, Catiche, je commence à me desennuyer ! Je ſai bien que cette maniere de vivre trouvera des cenſeurs ; mais qu'importe ; il faut remonter à la ſource, & s'en prendre à ceux qui me réduiſent à cette extremité.

Si la ſageſſe de Mademoiſelle d'A. . . . . s'aviſoit de ſe relâcher,

jusqu'à l'obliger de quitter sa solitude forcée, les évenemens scabreux, n'en seroient imputez qu'à sa Famille. Mais changeons de matiere, Mesdames. Lisons ce Sonnet, où la Morale à plus de part que la Galanterie.

Fin du Dialogue.



LE



LE SOLITAIRE.

SONNET.

S'Eleve qui voudra par force, ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la Cour,
Je prétens, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du Peuple & du bruit rechercher la Sagesse;

Là sans crainte des Grands, sans faste & sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour;
Je verrai les saisons se suivre tour à tour,
Et dans un doux repos j'attendrai la Vieillesse.

Ainsi lors qua la Mort viendra rompre
le cours
Des bienheureux momens qui composent
mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, Solitaire.

Qu'un Homme est malheureux à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul bien nécessaire,
Il meurt connu de tous, & ne se connoit
pas!

Ces choses sont belles à dire, mais l'exécution en est difficile. Beaucoup de gens parlent avantageusement de la Solitude, & en dépeignent la tranquillité; cependant on voit peu de bons & veritables Solitaires. Quoique le nombre en soit petit, j'en ai découvert un dont l'histoire mérite bien de vous être racontée. Il étoit fils unique & seul heritier d'un homme qui pouvoit

pouvoit passer pour grand Seigneur en Province. Son Pere le fit étudier avec beaucoup de soin & de dépense, lui fit faire les Exercices à Paris, & le rapella auprès de lui dès qu'ils furent achevés, de crainte qu'il ne prît le parti de l'Epée, & que le desir de la Gloire, qui excite presque tous les jeunes gens, ne l'engageât à suivre l'exemple de presque tous ses camarades qu'il voyoit aller à l'Armée, en sortant de l'Academie.

Ce Fils dont l'humeur étoit douce, qui n'aimoit que le repos, & qui se faisoit une joye extrême d'obéïr à son Pere, se rendit auprès de lui dans le tems marqué, & voulut répondre par sa diligence à l'empressement que ce bon homme avoit de le revoir. Dès qu'il fut de retour, il lui proposa une Charge de Conseiller dans le Parlement de . . . . . pour l'attacher plus fortement à lui. Cet offre fut ac-

cepté avec joye, & la charge aiant été achetée, il y fut reçu avec aplaudiſſement: Il l'a exercée pendant dix ans, avec une integrité dont on a vu peu d'exemples. Il ne faut pas s'en étonner; il avoit le cœur indifferent, & la Province n'avoit point de Beautez capables de le toucher. Ce n'eſt pas qu'il eût du mépris pour le Sexe, & que ſon indifference aprochât de celle de beaucoup de jeunes Gens qui ont ſi bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils croyent la plûpart des femmes indignes de leurs ſoins. Notre Solitaire n'avoit point ce défaut, & s'il avoit de l'indifference, la cauſe n'en devoit être attribuée qu'à ſon tempérament. Sa froideur pour le Sexe étoit accompagnée d'une civilité qui gagnoit tous les cœurs, & jamais inſenſible ne l'a ſi peu paru. Si quelques Belles, qui ne le haïſſoient pas; & qui auroient volontiers fait la moi-

moitié des avances, cachoient le chagrin qu'elles avoient de lui voir un cœur ſi peu capable d'aimer, ſon Pere faiſoit ſans ceſſe paroitre le ſien. Il le preſſoit tous les jours de ſe marier, & lui témoignoit avec une ardeur inconcevable le deſir qu'il avoit de voir des ſucceſſeurs qui puſſent empêcher ſon Nom de mourir. Ces diſcours fatiguoient notre Solitaire, il ne ſongeoit qu'à ſes Livres, il n'aimoit que ſon Cabinet, il y paſſoit des jours entiers, & ne voyoit les Dames que lorſqu'il ne pouvoit civilement s'en défendre, & que le hazard les faiſoit trouver dans des lieux où il ne les cherchoit pas : de maniere qu'on peut dire, qu'au milieu d'une des plus Galantes Villes de France, il vivoit comme s'il eut été dans une Solitude.

Le calme d'eſprit, & les douceurs qu'il trouvoit dans cette vie tranquille, furent mêlées de quel-

ques chagrins. Les empressemens que son Pere avoit de le marier, lui firent de la peine: il voulut tâcher de se vaincre pour lui obéïr, il combatit les desirs qu'il avoit de conserver sa liberté, il se dit des raisons pour se faire vouloir ce qu'il aprehendoit le plus; mais ce fut toujours inutilement: de sorte que se voyant dans la nécessité d'entendre tous les jours les plaintes de son Pere, ou de prendre une Femme, il se résolut de vendre sa Charge de Conseiller, & de se retirer dans une Maison de Campagne sur les bords d'une agréable Riviere. Il pratiqua secretement des gens pour cela, conclut promptement son marché, & partit aussi-tôt après. La Maison étoit à lui, elle étoit toute meublée, il y alloit souvent, & n'ayant besoin de faire aucun aprêt pour ce voyage, il fit facilement croire qu'il n'y alloit que s'y promener, quoiqu'il eût dessein de

s'y

s'y établir tout-à-fait. A peine y eſt-il arrivé, qu'il s'adonne entierement à la lecture des plus beaux Livres, aux œuvres de pieté, & à la culture de ſon Jardin. Le Pere au deſeſpoir, & qui ſouhaitoit toujours d'avoir des Succeſſeurs, conſulte ſes Amis pour ſavoir de quelle maniere il en uſera pour faire retourner ſon fils dans le monde On y trouve de la difficulté; pluſieurs expediens ſont propoſez, on ſe quitte ſans ſe déterminer à rien. On ſe raſſemble, & le bon homme conclut enfin qu'il parlera à quelques Bateliers, & qu'il priera une fille publique inconnuë à ſon fils, & la plus belle qu'il pourra trouver, de ſe mettre dans leur Batteau, & qu'ils iront auprès du jardin de ſon fils, où ils feindront de faire naufrage. Son argent lui fait trouver tout ce qu'il ſouhaite. On lui promet tout, on exécute tout, mais ſi à propos, & avec

tant d'aparence de verité, que nôtre Solitaire est touché de compassion.

Il étoit apuyé sur le bord d'une Terrasse qui regardoit la Riviere, & tenoit un Livre rempli de Traitez contre l'Amour. Il le lisoit avec plaisir, s'aplaudissoit de la dureté de son cœur, & s'affermissoit dans la résolution qu'il faisoit tous les jours de ne se laisser jamais éblouïr par aucune Beauté, quelques charmes qu'elle pût avoir, lors que les cris des Bateliers & d'une jeune fille qui sembloit périr, lui firent abandonner la lecture pour courir au bord de l'eau. Il vit une femme qui en sortoit, il lui présenta la main, & la pressa d'entrer chez lui pour changer de hardes, & pour prendre du repos. Il la plaignit pendant le chemin avec une honêteté qui lui est naturelle, & lui dit des choses qui l'auroient empêché de

croire

coire qu'il étoit inſenſible, ſi elle n'en avoit été bien avertie. Elle ſe contenta de lui repartir qu'elle ſe trouvoit bien heureuſe dans ſon infortune, de rencontrer une Perſonne auſſi obligeante que lui. Quand elle fut arrivée au Logis, elle demanda du feu, & du Linge pour en changer, parce que le ſien étoit tout moüillé. Notre Solitaire en fut lui-même chercher, & il auroit fait l'impoſſible pour ſa belle Hôteſſe, ſans en ſavoir la raiſon. Il étoit ſi troublé & ſi interdit, qu'il ne ſavoit ce qu'il faiſoit. Il la regardoit ſans parler, & parloit ſans ſavoir ni ce qu'il lui diſoit, ni ce qu'il lui vouloit dire. Il lui allume lui-même du feu avec un empreſſement extraordinaire, & envoye tous ſes gens avec ordre de ne rien épargner pour ſauver ſes hardes qui flottoient ſur l'eau.

Pendant qu'il étoit occupé à faire du feu, la Belle ſe dèshabilloit

peu

peu à peu, & laissoit entrevoir de tems en tems une partie des beautez qui avoient été admirées d'un grand nombre de Cavaliers. Elle se coucha ensuite. Notre Solitaire s'aprocha de son lit, & voulut l'entretenir; mais elle lui dit qu'elle étoit fatiguée, & le pria avec un air modeste, & rempli d'une certaine pudeur qui arrache les cœurs, de se retirer & de la laisser en repos. Il est vrai qu'elle étoit lasse, & le feint Naufrage l'avoit presque autant tourmenté qu'auroit fait un veritable péril. Elle dormit fort tranquillement pendant toute la nuit. Son hôte n'en fit pas de même, il rêva à l'Avanture qui lui étoit arrivée, & son imagination ne cessa point de lui représenter la Belle qui n'étoit sortie de l'eau, que pour lui ravir le repos dont il joüissoit. Son insensibilité l'empêchoit de croire qu'il aimât veritablement; & quand il auroit

été bien perſuadé de ſa paſſion, il n'oſoit ſe l'avoüer à lui-même; & la maniere dont il avoit vêcu, lui faiſoit voir tant de foibleſſe dans un ſi prompt changement, qu'il ne ſavoit à quoi ſe déterminer. Il ſe leva avec ces cruelles irréſolutions. Il fut à peine habillé, qu'il envoya ſavoir de quelle maniere la belle Hôteſſe avoit paſſé la nuit. Il apprit qu'elle étoit éveillée, & qu'elle ſe portoit bien. Il en témoigna de la joye, & lui envoya demander la permiſſion de la voir. Il l'obtint; mais à peine fut-il entré dans ſa chambre, qu'il ſentit un batement de cœur, qui lui préſagea ce qui lui eſt arrivé depuis. Il lui trouva de nouveaux charmes, & lui fit des complimens ſi embarraſſez, que la Belle connut bien que ſes apas commençoient à faire l'effet que le Pere de notre inſenſible s'étoit propoſé. Elle le pria de lui donner quelqu'un pour en-

voyer

voier querir une Litiere dans la Ville capitale de la Province, qui n'étoit pas éloignée du lieu où ils étoient, & lui dit qu'elle étoit obligée d'y aller inceſſamment pour porter des papiers de conſéquence à ſa Mere, qui étoit ſur le point d'y voir juger un grand Procès. Il lui promit tout, dans le deſſein de ne lui rien tenir, & fit venir ſur l'heure un de ſes Gens à qui il commanda d'exécuter ponctuellement tout ce qu'elle lui diroit; puis il lui défendit en particulier de ſuivre aucun de ſes ordres, & le fit cacher afin qu'il ne parût plus devant elle. Il mit tout en uſage pour empêcher qu'elle ne s'ennuyât. Les Repas furent galants & magnifiques, & tout parla de ſon Amour, avant qu'il en dit rien, & qu'il en fût lui-même bien perſuadé.

Cependant la paſſion qui avoit été violente dès ſa naiſſance, l'obligea

bligea de s'informer avec ſoin des raiſons qui avoient penſé faire périr une ſi aimable perſonne. Il lui demanda d'où elle étoit partie, & pourquoi elle s'étoit fiée à des Bateliers ſi imprudens. Elle lui rendit raiſon de tout, & lui dit que ſa Mere ne vouloit pas qu'elle confiât à perſonne les papiers dont elle lui venoit de parler, & qu'ayant apris qu'un Bateau devoit paſſer auprès de la Terre d'où elle venoit de les querir, elle s'étoit miſe dedans, & avoit envoyé tous ſes gens par terre. Elle ajouta à toutes ces choſes, qu'elle deſcendoit d'une illuſtre Maiſon, qu'elle lui nomma; mais que les dettes, que ſes Ancêtres avoient laiſſées, à cauſe des dépenſes exceſſives auxquelles le ſervice de leur Prince les avoit engagez, étoient cauſe qu'elle ne paroiſſoit pas dans le monde avec tout l'éclat que devoit faire une Perſonne de ſa Naiſſance. Ce Récit

cit acheva de charmer notre Solitaire; & ſa belle Hôteſſe qui ne devoit demeurer chez lui que pendant quelques jours, s'étant aperçuë qu'il reſſentoit un veritable amour, voulut voir juſques où les choſes pouroient aller. Leurs converſations devinrent longues & frequentes, les yeux de l'Amant parlerent ſouvent, ſes ſoins confirmerent tout ce qu'ils dirent, & ſes Billets tendres en apprirent encore davantage. Ce n'étoit toutefois pas aſſez, il falloit une déclaration de vive voix, & dans les formes Notre Solitaire la fit, mais en Amant bien réſolu d'aimer toujours. Il dit à cette adroite Perſonne, (qui n'avoit rien oublié de tout ce qu'elle avoit cru néceſſaire pour l'enflamer,) qu'il ne tiendroit qu'à elle de le rendre heureux le reſte de ſes jours, en partageant avec lui le peu de bien que la Fortune lui avoit donné,

&

& qu'il ne demandoit pour reconnoiſſance que ſes bonnes graces & ſon Cœur. Il lui propoſa enſuite de l'épouſer le lendemain. Elle fit d'abord de grandes difficultés, puis elle ſe rendit en lui demandant huit jours pour en conferer avec ſa Mere. Il ne voulut point conſentir à ce retardement: Elle en témoigna autant de chagrin qu'elle en avoit de joye, & le laiſſa enſuite le Maître de la choſe. Il fit tout préparer pour le lendemain, & le Mariage ſe fit dans l'Egliſe du lieu, en préſence de tous les Paroiſſiens. Cependant le Pere de notre nouveau Marié qu'on n'avoit averti de rien, ſentit redoubler la curioſité qu'il avoit de ſavoir comment ſon ſtratagême avoit reuſſi. Il vint voir ſon fils qu'il trouva d'abord plus gay qu'à l'ordinaire. Il en eut beaucoup de joye, & lui en demanda la cauſe. L'Amour a fait ce changement, lui

repondit-il. J'en suis ravi, lui repartit le bon homme, en l'embrassant les larmes aux yeux, & je crois que puisqu'une femme a pu vous toucher, vous pourez devenir sensible aux charmes de quelqu'autre. Le fils l'assura du contraire, & lui dit qu'il aimeroit éternellement celle à qui il avoit donné son cœur. Vous avez beau jurer, lui repartit le Pere, je ne croirai plus rien d'impossible, puis que vous vous êtes laissé toucher. Il est vrai que je me suis laissé toucher, & même plus que vous ne pensez, puisque voir, aimer & épouser n'ont été qu'une même chose en moi. Jugez après cela, poursuivit-il, si vous avez raison d'assurer que je deviendrai sensible aux charmes d'une autre femme? Ces paroles rendirent le Pere immobile, & le saisirent tellement qu'il demeura quelque tems sans pouvoir parler. Le fils qui crut

que

que la joye produiſoit cet effet dans le cœur de ſon Pere, ajouta qu'il ne le preſſeroit plus de lui donner des Succeſſeurs, qu'il en auroit bientôt, & qu'il croyoit que ſa femme étoit groſſe. Quoi! lui dit le bon homme d'une voix tremblante, vous avez épouſé la Perſonne que vous avez retirée du Naufrage! Oüi, mon Pere, lui répondit-il, le Ciel me l'a envoyée pour m'empêçher d'être plus longtems rebelle à vos volontez. *Ah qu'avez-vous fait, mon fils, qu'avez-vous fait*! s'écria le Vieillard: Ce que vous avez ſi ſouvent ſouhaité de moi, repartit notre nouveau marié. Dites plûtôt, interrompit le Pere avec des yeux pleins de fureur, tout ce que je devois craindre, & ce qui vous couvrira d'une infamie éternelle, & vous rendra l'oprobre de tout le monde. Je vous pardonne toute fois à cauſe de votre ignorance; mais il faut

quitter votre femme, il la faut fuir, & jamais ne ſonger à la revoir. De la maniere que vous parlez, répondit le fils, il falloit que j'euſſe une Sœur qui ne m'étoit pas connuë, & je l'aurai ſans doute épouſée, puiſqu'il n'y a qu'une avanture ſemblable qui me puiſſe obliger d'abandonner une femme à qui j'ai ſi publiquement donné ma foi. Tu lui en peux manquer, reprit le Pere, & ton Mariage ſe peut rompre, quoi qu'elle ne ſoit point ta Sœur. Il lui raconta enſuite toute l'Hiſtoire du feint Naufrage, & lui dit qu'il avoit prétendu que les charmes & les manieres engageantes de la Perſonne qui avoit ordre de ſe retirer chez lui, après ſon malheur aparent, & de lui demander les ſecours qu'il lui avoit offert de lui-même, pourroient peu à peu faire diminuer ſon averſion pour les Dames; que c'étoit tout ce qu'il avoit ſouhaité, dans la penſée que ſon

cœur

cœur étant devenu moins farouche, ſe pourroit attendrir pour une plus honête perſonne, qu'il ſe ſeroit alors ſi adroitement ſervi de l'occaſion, qu'il l'auroit fait conſentir à lui donner la main; mais que puis qu'il avoit épouſé une Courtiſanne, il devoit par toutes ſortes de raiſons, demander la rupture de ſon Mariage. Je n'ai point lû dans ſes yeux ce qu'elle étoit, dit alors le fils, avec un ton auſſi triſte que touchant. Ils m'ont paru doux, je n'ai rien vû que d'aimable dans toute ſa perſonne, & j'ai trouvé des charmes dans ſon eſprit qui auroient pû engager des cœurs plus inſenſibles que le mien. Tout ce que vous dites peut excuſer votre Mariage, repartit le Pere avec beaucoup de douceur, ſans pouvoir vous ſervir de prétexte pour vous empêcher de le rompre; mais préſentement, pourſuivit-il, que

vous connoiſſez votre erreur, la Raiſon. . . . . La Raiſon, s'écria le fils; je vous ai dit mille fois, pendant que vous me preſſiez d'engager mon cœur, qu'elle étoit incompatible avec l'Amour, & que de peur de la perdre, je voulois toujours être inſenſible. Vous ſouhaitiez alors de me voir moins raiſonnable, & vous me le repetiez tous les jours: Cependant vous voulez aujourd'hui, qu'obſedé d'une paſſion violente, je conſerve toute la raiſon que pourroit avoir l'homme du monde le plus inſenſible. Il en faut avoir quand l'honneur le veut, repliqua le Pere, & ſi tu ne rompt ton Mariage, je te déclare que je te deshériterai. Je ne ſai pas de quoi vous pouvez vous plaindre, lui répondit le fils; je n'ai pas été chercher la Perſonne que j'ai épouſée, & vous demeurez vous-même d'accord que vous me l'avez envoyée. Dès que j'ai

j'ai ſenti que je commençois à l'aimer; je me ſuis ſouvenu de vous, & de la joie que vous auriez en aprenant que je ceſſois d'être inſenſible. Le déſir de vous plaire s'eſt mis de la partie, il m'a empêché de réſiſter fortement aux premiers mouvemens de mon amour, & je me ſuis laiſſé vaincre quand j'ai ſérieuſement fait reflexion ſur la maniere dont la Perſonne que j'ai épouſée étoit venuë chez moi. J'ai cru qu'il y avoit de la Deſtinée dans cette Avanture, que nous étions nez l'un pour l'autre, que je ſerois criminel ſi j'étois plus long-tems rebel à vos volontez, que les Succeſſeurs que vous ſouhaitiez avec tant d'empreſſement, étoient peut être deſtinez pour être un jour de grands hommes, & que le public en pouvoit recevoir des avantages conſidérables. Ayant examiné toutes ces choſes, j'aurois cru

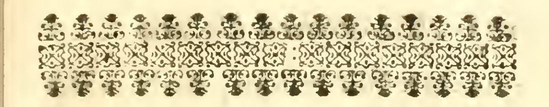
faire un crime de ne pas ſuivre les mouvemens qui m'étoient inſpirez aprés une Avanture ſi extraordinaire, & dans un tems où j'y penſois le moins.

Toutes ces raiſons ne ſatisfirent pas le Pere, il preſſa encore ſon fils de conſentir à ſe démarier. Ce dernier s'en eſt fait un ſcrupule de conſcience, & le Pere s'eſt pourvû en Juſtice pour faire caſſer le Mariage. Je les trouve tous deux à plaindre, & je ſerois bien embaraſſé ſi j'avois à prononcer là-deſſus. Les raiſons de l'un & de l'autre me paroiſſent bonnes, & je ne trouve que l'Amour de condamnable ; mais il ne reconnoit point de juges, & ne fait jamais que ce qui lui plait.

Sortons de la Solitude pour rentrer dans le Mariage dont la matiere eſt ample. L'Hiſtoire d'Angelique nous donne un exemple digne d'être imité en tous ſes endroits par les

les perſonnes qui veulent faire un bon Mariage, & lui donner un heureux ſuccès. Sous ce Titre, d'*Hiſtoire* d'*Angelique*, vous vous attendez, ſans doute, Meſdames, à quelque joli *Roman*, mais ce n'eſt qu'un évenement ſingulier, qui ne vous divertira pas moins, & qui vous entretiendra auſſi ſolidement qu'une *Hiſtoire*.





HISTOIRE D'ANGELIQUE.

LE surnom d'*Angelique* fut donné à une fille d'une des plus illustres famille de P. . . . . parce qu'elle avoit la beauté, l'esprit & la voix d'un Ange; & comme elle étoit riche aussi bien que belle & vertueuse, ses mérites lui attirerent autant d'Adorateurs, qu'il y eut de jeunes gens qui purent sans témérité lever les yeux jusques-à elle.

Eusebe lui plut par dessus tous, comme le mieux fait, le plus riche, le plus sage, le plus spirituel & le plus adroit: sa Mere, la sage *Antonia*, veuve du célebre *Marcelle*, qui ne lui avoit laissé que

que cette fille unique, fit le même diſcernement.

Cette eſtime de la Mere ne fut pas ſi ſecrette, qu'*Euſebe* ne s'en aperçut aſſez pour en aſſurer ſon Pere & un Oncle, qui n'ayant point d'Enfans, s'en conſoloit à la vûë d'un auſſi cher Neveu, qu'il apelloit ordinairement ſon fils, ou ſon heritier.

Ils virent *Antonia* & les deux beaux-freres, Tuteurs honoraires d'*Angelique:* ils parlerent de cette Alliance; & bien loin d'y entendre la moindre fineſſe, ils témoignerent réciproquement, qu'ils y trouvoient de l'honneur pour eux, & de l'avantage pour les Parties.

Vous jugez bien par là, Meſdames, que la recherche d'*Euſebe* ne fut pas longue, & que ſon mariage avec *Angelique* ſe traita, non pas comme un négoce ou un marché; mais dans les termes les plus honêtes & les plus obligeans du monde.

Mais

Mais admirez la Providence, & ſa conduite ſur les Cœurs qui s'y ſoumettent ſincerement! *Angelique* & *Euſebe* lui demandoient tous les jours, qu'Elle diſpoſât d'eux, non pas ſelon leur propre inclination; mais ſelon ſa volonté, pour ſa gloire & pour leur ſalut. Voici un effet de leurs prieres, qui, ſans doute, vous ſurprendra.

Comme ils étoient accordez & à la veille de ſe voir ſatisfaits; la petite Verole entra chez Angelique, l'outragea ſi cruellement qu'on crut qu'elle en mourroit. Euſebe chercha par tout, & n'oublia rien pour trouver des remedes à ſon mal. Pour l'en guerir, il l'eut pris lui-même, s'il eut pû. Il lui rendit mille ſoins; il fut aſſidu auprès d'elle, & ne la perdoit de vûë que dans les tems où la bienſéance l'obligeoit de ſe retirer; je ne vous dirai pas, Meſdames, de quoi il l'entretint pendant ſa mala-

die. Pour y réussir, il faudroit connoître, & pouvoir exprimer les plus tendres sentimens d'un cœur amoureux & fidelle, outré des souffrauces du plus cher objet de ses desirs. Tout ce que j'en sai, c'est qu'il parloit moins qu'il ne soupiroit, & qu'il souffrit les douleurs de la mort, aussi longtems qu'il la crut en danger de perdre la vie.

Mais lorsqu'il n'y eut plus à douter de sa guerison, à cela près que son visage seroit peut-être un peu gâté, il changea sa maniere de vivre, & fit pour la divertir, tout ce qu'on peut désirer dans une pareille conjoncture, d'un homme qui a de l'esprit & de l'amour autant qu'il en avoit: je ne m'amuserai pas à vous en donner le détail; & pour le succès vous le connoitrez par ce qui suit.

Il y avoit sur le derriere de la Maison d'Antonia un petit apartement

ment qu'elle apelloit ſon deſert, parce qu'il étoit écarté du bruit, & aſſez commode pour une perſonne qui cherchoit plus la Solitude que la Compagnie. Angelique n'ayant plus rien à craindre que de demeurer auſſi laide qu'elle ſe voyoit dans ſon miroir, ſe retira dans ce deſert, à deſſein d'y paſſer encore quarante jours avant que de ſouffrir qu'on la vit, de peur, diſoit-elle, que ce ne fût avec quelque danger de prendre ſon mal; mais dans la verité, pour eſſayer ſi le tems diminuroit ſa laideur, & lui feroit revoir le monde avec moins de confuſion. Euſebe continua de lui rendre ſes viſites & ſes ſoins, avec la même aſſiduité. Jamais homme, dans une rencontre de cette nature, ne fit paroître moins d'impatience & plus d'amour; jamais complaiſance ne fut ſi parfaite que la ſienne: Mais

voyez

voyez, s'il vous plait, Mesdames, quel fut le fruit de ses peines, & quelle récompense eut sa vertu.

Cette retraite d'Angelique ayant durée six semaines entieres, elle lui dit un soir, que le lendemain matin elle iroit à l'Eglise remercier Dieu de sa santé; il ne manqua pas de se trouver à point nommé pour lui donner la main; car elle voulut aller à pied, la regardant d'un air aussi doux & aussi charmant que la plus passionnée de toutes les Amantes pourroit souhaiter du plus aimable de tous les Amans. En verité, ma chere, lui dit-il, je ne fus jamais si touché des bontez que Dieu a pour moi.

Aparemment, il veut de vous dit Angelique, quelque chose que peut-être vous n'avez pas encore pensé à lui offrir, ou résolu de lui donner.

Je ne crois pas, repartit Eusebe, qu'il m'ait rendu Angelique pour

pour me la redemander en même-tems ; & aussi je n'ai rien que je ne lui sacrifie de tout mon cœur, s'il le veut.

Ce qu'il veut de nous ne dépend pas de notre choix, reprit Angelique. Il veut tout ou rien ; mais il veut particulierement ce qui nous est le plus cher & à quoi nous avons de plus forts attachemens. Songez-y, poursuivit-elle ; & si vous m'aimez de la sorte, soyez persuadé que c'est par moi qu'il faut commencer votre sacrifice, puisqu'autrement il ne lui plairoit pas.

Je viens de vous recevoir de sa main, répliqua Eusebe, pourquoi voulez-vous que je songe à vous perdre.

En donnant il fait grace, dit Angelique, il ôte sans injustice; il ne reprend que ce qui est à lui, & l'on ne perd que ce qu'on ne lui rend pas.

Je sai bien, repartit Eusebe,

que tout ce que nous avons vient de lui ; qu'il eſt notre Souverain Maître en tous tems ; & qu'il peut diſpoſer de nous comme il lui plait : Mais enfin. . . . Prions-le, interrompit Angelique, en entrant dans l'Egliſe, que ce qu'il diſpoſera de nous, ſoit pour ſa gloire & pour notre ſalut.

Ils n'en dirent pas davantage ; ils n'aimoient point à parler d'affaire dans l'Egliſe : & ils trouvoient non ſeulement trop d'irreverence à s'y entretenir de choſes profanes ; mais même quelque ſorte d'impieté, ſi c'étoit à la vûë d'un Miniſtre annonçant la Parole du Verbe Incarné.

Le Sermon étant achevé, ils ſortirent avec le même reſpect, & ſans dire un ſeul mot juſques ſur le Peron, où Angelique demanda à Euſebe ce qu'il vouloit faire de ſon Caroſſe, qu'elle voyoit aprocher.

Com-

Comme j'ai vu, répondit Euſebe, que vous n'en avez point voulu de la Maiſon, je l'ai fais ſuivre afin que vous puiſſiez vous en ſervir ſi vous en aviez beſoin. Je marcherai bien, repartit Angelique, & nous parlerons, ajoura-t-elle tout bas, avec plus de liberté que ſi Celinde entroit en tiers, ou qu'elle entendit ce que nous dirons. Marchons donc, dit Euſebe, en ſouriant, puiſque vous en avez la force & la devotion.

Il eſt bien juſte, reprit Angelique, en marchant, qu'après ce que Dieu a fait pour nous, nous faſſions quelque choſe pour lui. Quelles obligations ne lui avons-nous pas, & comment pourrons nous les reconnoitre? En reconnoiſſant, repartit Euſebe, l'impuiſſance où nous ſommes de les reconnoitre que très-imparfaitement. C'eſt quelque choſe, dit Angelique, mais ce n'eſt pas aſſez. Il

eſt ſi bon, reprit Euſebe, qu'il n'eſt pas mal-aiſé de le ſatisfaire. On le contente avec un humble & fidele ſouvenir de ſes bienfaits; on le paye, pour ainſi dire, avec un je ne ſai quoi, donné, fait ou ſouffert pour lui; & il ſemble même qu'en le remerciant de ceux qu'on a reçu, on ſe met en droit de lui en demander de plus grand.

A ne le conſiderer que comme infiniment bon, ce que vous dites eſt vrai, repartit Angelique; mais il eſt tout enſemble infiniment ſage, & infiniment juſte: de ſorte que quand il nous fait ſentir les effets de ſa bonté, ſa ſageſſe demande quelque choſe de nous, & ſa juſtice nous ordonne de l'accomplir.

Quand on fait préciſément ce qu'il veut de nous, repliqua Euſebe, il n'y a pas à déliberer, il faut ſe conformer abſolument à ſa volonté; mais comme le nombre, auſſi bien que le merite de ſes bienfaits

faits eſt infini, le moyen de deviner juſte, & à tout moment ce qu'il deſire de nous, ſi ce n'eſt en général, que ſon amour ſoit le principe, & ſa gloire ſoit la fin de toutes nos actions?

Je voudrois, dit Angelique, en rentrant au logis, en uſer avec diſtinction; je m'expliquerai, ajouta-t-elle, lors que nous ſerons aſſis. Puis ſe tournant vers Celinde qui les ſuivoit de près; Prenez la peine, lui dit elle, de voir ce que fait Madame, & lui dites que nous ſommes dans la ſalle où nous attendrons votre retour.

Vous ſaurez, Meſdames, qu'Antonia qui ſe portoit bien, faiſoit ſemblant d'avoir mal paſſé la nuit: Qu'elle & ſa fille agiſſoient de concert; & qu'elles avoient decidé une affaire, & formé un deſſein dont il n'étoit pas à propos que *Celinde* eut aucune connoiſſance.

Celinde étoit ce qui s'apelle en

Eſpagne une Doüaña, qui ſe mêloit aiſément de parler d'affaires, ſans avoir été apellée au conſeil, & l'on ſavoit que depuis la premiere ouverture du Mariage de ſa Maitreſſe, elle tournoit tous ſes ſoins à faire de petites intrigues pour en avancer le jour, pouſſée par l'eſperance d'épouſer un dépendant d'Euſebe, qu'elle aimoit. Laiſſons la paſſer à l'apartement d'Antonia, & nous arrêtons à entendre la ſuite du diſcours d'Angelique.

Je voudrois, reprit-elle, du moment qu'ils furent aſſis, reconnoitre généralement toutes les graces que Dieu nous fait, de la maniere que vous dites; & les plus remarquables par une exacte étude de l'uſage qu'il en faut faire pour entrer dans ſes deſſeins ſur nous, & ſatisfaire tout à la fois ſa Bonté, ſa Sageſſe, & ſa Juſtice. Par exemple, quand je conſidere qu'il n'a pas attendu que nous fuſſions

mariez

mariez pour me donner la petite verole, je trouve que sa Bonté nous a préservé d'une longue mort qui nous étoit inévitable, s'il ne me l'eut envoyé qu'après notre Mariage. Puis passant à sa Sagesse....

N'allez pas plus loin, interrompit Eusebe; il ne veut pas être servi de la sorte: Votre exemple est trop mélancolique; j'en ai un plus juste & plus naturel à vous proposer. Quand je fais réflexion sur le danger que nous avons couru vous de mourir, & moi de vous perdre, je trouve que je vous dois deux fois à sa Bonté. Sa Sagesse m'aprend que vous me devez être d'autant plus chere; & sa Justice m'ordonne de preferer son service & votre societé à l'Empire de toute la terre. N'ai-je pas rencontré votre sens, n'est-ce pas là votre pensée, ajouta-t-il?

Non, Monsieur, répondit Angelique, & si tout de bon c'est-là

vôtre, je doute fort que vous puiſſiez la conſerver long-tems. Je la conſerverai juſques-à la mort, repliqua Euſebe : vous me feriez le dernier outrage ſi vous en doutiez : je perdrai plûtôt la vie que d'y manquer ou de donner ſeulement le moindre ſujet de me ſoupçonner d'une honteuſe lâcheté.

Conſervez, mon cher Monſieur, dit alors Angelique, conſervez une vie que je dois préferer à la mienne : Mais perdez une penſée que je ne puis aprouver en l'état où je ſuis, ſans me déclarer en même tems la perſonne du monde la plus ingrate & la plus vaine. Je ſai, pourſuivit-elle, ſans lui donner le loiſir de l'interrompre les bontez que vous avez euës pour moi, & les obligations que je vous ai ; je ne mériterois pas de vivre, ſi je ne m'en ſouvenois juſqu'à la mort : Mais c'eſt par là même, que comme il ne m'eſt jamais arri-

vé de me juger digne de vous ; depuis que mon viſage eſt tout à fait défiguré, je m'en ſens tout à fait indigne.

Quoique je ne ſache rien à me reprocher, dit Euſebe, un diſcours auſſi ſurprenant ne laiſſe pas de me donner de l'inquiétude. Ce n'eſt pas là, reprit Angelique, un ſujet capable de vous inquiéter. N'étant plus ce que j'étois, vous ceſſées ſûrement d'être ce que vous étiez.

Quelque étrange que fût ce changement, repliqua Euſebe, il faudroit s'y ſoumettre, ſi Dieu l'ordonnoit, ou qu'on pût croire qu'il le voulût: mais ne ſeroit-ce pas un crime que de le penſer? C'en ſeroit un pour moi ; c'en ſeroit un pour vous, pourſuivit-il, puiſque de la maniere que les choſes ſe ſont paſſées, il ne nous eſt pas permis de douter que notre Mariage ne ſoit ſon deſſein ; qu'il

n'ait conduit les personnes qui l'ont reglé ; & qu'en suite, il n'en veüille l'accomplissement.

J'aurois les mêmes sentimens, repartit Angelique, s'il ne m'avoit point donné d'autres lumieres : Mais depuis qu'il m'a ouvert les yeux, je vois clairement que ce qui me paroissoit être son dessein, ne l'étoit pas en effet. Voyez-vous, Monsieur, continua-t-elle, Dieu laisse ordinairement marier à leur mode les gens qui négligent, ou qui ne se souviennent pas même de lui demander la grace de connoitre sa volonté : & quoiqu'il la découvre à ceux qui ne l'en prient que mollement ; il est assez rare qu'ils la considerent jusqu'à s'y conformer. Mais quand on l'en conjure de bonne foi & du fond du cœur ; il la rend si sensible & avec des attraits si doux & si forts tout ensemble, qu'il est impossible de ne la voir pas, & très-

très-malaiſé de ſe défendre de la ſuivre. C'eſt ce que j'avois oüi dire, c'eſt ce que j'ai fait; c'eſt ce que j'ai trouvé. En un mot, Monſieur, pourſuivit-elle, je vous ſuis infiniment obligée de l'honneur que vous mavez fait; j'en conſerverai toute ma vie le ſouvenir, avec toute l'eſtime & toute la reconnoiſſance que je dois. Mais au nom de Dieu, ne ſongez plus à moi, que comme une perſonne qu'il n'a pas deſtinée pour vous. Je ne méritois pas cet honneur-là. Il me l'a fait connoitre par autant de ſignes, qu'il eſt demeuré de taches ſur mon viſage. Je le vois, je le comprens; & plus je m'occupe à y penſer, plus j'en ſuis perſuadée, & reſoluë de m'en tenir-là.

Euſebe qui étoit, comme on dit, ſur les épines, & qui attendoit avec impatience le retour de Celinde, la voyant paroître, dit tout bas à Angelique, qu'elle faiſoit bien

bien de l'éprouver de la ſorte: Qu'on ne ſauroit uſer de trop de précautions pour établir ſolidement une correſpondance d'eſprit & de cœur qui doit durer autant que la vie, ſi l'on ne veut ſouffrir une mort continuelle; mais qu'elle connoitroit enfin la verité de ſes paroles, & la fermeté de ſon Ame. Puis diſſimulant ſon déplaiſir, il demanda d'un air galant à Celinde, s'il auroit l'honneur de faire la révérence à Antonia. Monſieur, répondit Celinde, elle m'envoye dire à Mademoiſelle, qu'elle vous faſſe excuſe de ce que vous ne pouvez la voir préſentement. Eſt-elle plus mal, interrompit Angelique. Non, Mademoiſelle, il lui eſt beaucoup amandé; mais il y a quelque petit empêchement. Vous voulez bien, Monſieur, reprit Angelique, recevoir par ma bouche cette excuſe de la part de ma Mere, & me permettre de l'aller

voir.

voir. Eusebe répondit à cela par une profonde révérence ; & là-dessus ils se séparerent. Angelique fut à la Chambre d'Antonia, & Eusebe alla trouver son Oncle.

Hé bien, ma fille, dit Antonia (en recevant les respects d'Angelique & la baisant) êtes-vous satisfaites de votre entretien avec Eusebe ? Madame, répondit Angelique, si j'ai bien pris vos sentimens, je trouverai ma satisfaction dans la vôtre. Voici mot pour mot tout ce que nous avons dit.

Vous le savez, Mesdames, il seroit superflu de l'écrire encore une fois. Mais il faut vous dire qu'Antonia, ravie d'entendre ce détail, interrompit souvent Angelique pour la caresser, qu'elle ne lui donna guere moins de baisers qu'elle avoit dit de bonnes choses à Eusebe ; & qu'à la fin de son récit, elle lui dit en l'embrassant avec toute la tendresse imaginable ; je prie

prie Dieu, ma fille, qu'il vous fasſe la grace de bien connoître & d'accomplir parfaitement ſa volonté. J'ai donné ordre à tout: vos Oncles nous attendent, allons chez eux, & de là nous partirons.

Æmilian à qui Euſebe contoit en même tems cette nouveauté, lui dit; mon Neveu, vous en avez uſé avec Angelique d'une maniere à devoir être ſatisfait de vous-même, & à ne pas craindre qu'on vous reproche d'avoir manqué à rien envers elle. Dans une maladie que chacun fuit comme la peſte, vous ne l'avez pas abandonnée; vous l'aimez devenuë laide à faire peur à toute autre qu'à Euſebe: Elle n'eſt pas de meilleure Maiſon que vous, & vous êtes plus riche qu'elle de tout mon bien: tout cela fait voir aſſez que vous n'aimez en elle que ſon eſprit & ſa vertu. Mais ſi cet eſprit eſt ſi fier; ſi cette vertu eſt ſi farouche;

rouche ; ſi le dépit de ſe voir défigurée la preſſe de ſe cacher aux yeux du beau monde qui n'aime que les belles perſonnes ; ſi la crainte d'en être mépriſée la porte à ſe donner à Dieu qui ne dedaigne pas les laides, qu'avez-vous à dire ? Laiſſez la faire. Si elle ne revient d'elle-même, vos ſoupirs, ni vos plaintes ne la feront pas revenir. La plûpart des femmes reſſemblent à nos ombres : elles courent après les gens qui leur tournent le dos, & fuyent devant ceux qui les pourſuivent. Angelique, en l'état où vous me la repréſentez, ne fera pas moins de démarches pour s'éloigner de vous, que vous ferez de pas pour vous aprocher d'elle. Je connois ſon eſprit, je connois celui d'Antonia ; vous n'avez pû la voir : Sachez qu'elle vous a parlé par la bouche de ſa fille, & qu'elles n'ont qu'un même ſentiment ; mais

voyons

voyons votre Pere, & ſur ce qu'il nous dira vous vous reglerez.

Severe qui étoit judicieux, mais fier & réſolu, les ayant oüi parler, dit; que ſans perdre de tems il falloit voir les Marcelles; & s'ils conſentoient à ce changement de leur Belle ſœur & de leur Niece, finir de bonne grace avec eux & avec elles.

C'étoit un coup mortel pour Euſebe, ſi les Marcelles ne l'euſſent rompu comme ils firent par le tour obligeant qu'ils donnerent à cette conduite de leurs parentes, & à l'allarme qu'Euſebe en avoit priſe. Euſebe, dirent-ils, eſt ſi bien fait, & ſon merite eſt ſi grand, qu'il eſt impoſſible de le connoitre ſans l'aimer: Et comme Angelique ſe perſuade qu'il eſt tout enſemble auſſi tendre qu'aimable, & auſſi délicat en beauté, que reconnoiſſant de l'amour qu'on a pour lui; elle ne croit pas qu'étant devenuë laide,

elle

elle le poſſede long-tems ſeule, ni qu'il tienne toujours pour ſa premiere paſſion contre les attraits de cent belles perſonnes, qui, de leur côté, ne ſeront que trop ſenſibles aux charmes qu'il aura pour elles. Euſebe, dit plus ouvertement Antonia, ſera couru & cajolé par tout ce qu'il y aura de femmes un peu coquettes; & la diſgrace de ma fille leur ſervira pour parvenir plus aiſément à leurs fins. La crainte qu'elle en a me paroit ſi juſte que je ne ſerois pas raiſonnable ſi je m'opoſois à la réſolution qu'elle a faite de ſe donner du tems pour le mieux connoitre avant que de l'épouſer.

Il a ſi bien compris ſon intention partout ce qu'elle lui a dit ſur ce chapitre, que de lui-même il s'eſt ſoumis à cette épreuve: Mais qu'en diront Severe & Æmilian? Je vous conjure de les voir, & de nous éclaircir de ce qu'ils auront

décidé; afin de prendre nos mesures pendant le séjour que nous ferons à sainte Bathilde, où nous allons changer d'air. Voilà conclurent ces Messieurs, l'essentiel de ce que nous venons d'apprendre d'elles à leur départ. Vous nous avez prévenus, nous allions chez vous pour vous en donner avis, & pour vous protester, que le plus sensible déplaisir qui nous pût arriver seroit celui de nous voir privez de faire cette Alliance avec vous.

Il étoit fort juste, repartit Severe, qu'Antonia prit du tems pour changer d'air, mais il est assez peu nécessaire qu'elle en demande pour mieux connoitre Eusebe, après tout ce qu'il a fait pendant la petite verole d'Angelique, & depuis qu'elle en est marquée. Elles en useront néanmoins l'une & l'autre comme bon leur semblera, & feront plus ou moins de sejour à Sainte Bathilde; selon les divertisse-

tissemens & le goût qu'elles y trouveront. Eusebe, autant de fois qu'elles le voudront souffrir, ira leur rendre ses respects, & les assurer des nôtres: Nous aprendrons de leurs nouvelles; nous attendrons leur retour: Enfin nous ferons paroître par toutes nos actions, que vous ne sauriez desirer notre Alliance plus passionnément que nous souhaitons l'honneur de la vôtre.

Ils s'embrasserent ensuite; & après s'être entretenus des affaires du tems, ils se séparerent avec toute sorte de respect & de civilité.

Cependant le Carosse d'Antonia roulant, comme il faisoit sans peine, à cause de la beauté du tems & du chemin, elle arriva de bonne heure à sainte Bathilde, & Madame la reçut avec de grands témoignages d'estime & d'affection. Elle l'embrassa cordialement, & baisa trois fois Angelique; elle dit quelque chose de

très-obligeant pour l'une & pour l'autre : puis regardant la Mere Prieure, & une autre insigne Bien-faitrice de la Maison, proche parente d'Antonia, elle leur fit signe de la conduire à l'apartement qu'on avoit préparé pour elle.

Ce fut là, Mesdames, où ces bonnes Religieuses, embrasserent de tout leur cœur Antonia, & caresserent Angelique d'une maniere qui parut si passionnée aux yeux de Celinde, qu'elle en pensa crever de dépit.

Ce qu'elle avoit remarqué le matin sur le visage d'Eusebe, ce qu'Angelique avoit dit à la premiere vûë du Clocher de l'Abaye, ce qu'elle voyoit alors ; tout cela joint à un improviste aussi surprenant que celui de ce voyage, la faisoit mourir de peur de perdre tout d'un coup sa Maitresse & son Amant. Elle craignoit horriblement qu'Angelique ne voulût se confiner dans ce Cloître, & que

la

la recherche de Lyſandre, qu'elle jugeoit aſſez n'être qu'une ſuite, & comme une dépendance de celle d'Euſebe, n'allât pas auſſi plus loin.

De ſorte qu'elle paſſa quelques jours & quelques nuits à étudier par quel expédient elle pourroit s'éclaircir, ſans rien gâter. Elle n'en trouva point de meilleur, ſi non qu'il falloit qu'Euſebe engagea Sophronie à voir Angelique, afin de l'engager à s'expliquer clairement ſur l'Alliance meditée.

Sophronie étoit une femme de la premiere qualité, qui ſe mêloit de peu d'affaires, qu'elle ne fit regler ſelon ſes ſentimens. C'étoit un bel eſprit, mais fier; agréable, mais hardi; bien-faiſant, mais imperieux: & parce qu'elle étoit en crédit, qu'elle pouvoit rendre de mauvais offices, perſonne ne vouloit la choquer, ni l'avoir pour ennemie. Elle inſpiroit invinciblement du reſpect ou de la crainte:

Et fût-ce par ce respect, au par cette crainte, on ne pouvoit se dispenser de suivre le parti qu'elle prenoit.

Elle aimoit fort Angelique; mais elle n'estimoit pas moins Eusebe: Eusebe avoit de la vénération pour elle, & Angelique la craignoit. Enfin selon toutes les vuës de Celinde, c'étoit la personne du monde la plus capable de la tirer de peine, & d'obliger Eusebe, en faisant déclarer Angelique.

En effet, Mesdames, elle le fit, & voici comment. Un Laquais mis dans la Maison par Celinde, & abandonné à lui rendre de petits services, l'ayant avertie qu'on l'envoyoit à P. . . . . qu'il n'attendoit plus que les Lettres d'Antonia, & qu'Angelique lui en avoit donné une pour Sophronie; elle écrivit toutes ses pensées à Lysandre, d'une maniere si adroite & si fine, qu'Eusebe ayant

vû

vû ſa Lettre donna où elle vouloit.

Il fut chez Sophronie, il lui fit confidence du dernier entretien qu'il avoit eu avec Angelique ; & ne lui cela rien de ce qu'il avoit appris depuis leur ſéparation. Il lui confeſſa même qu'Æmilian & Severe étoient devenus auſſi indifferens, qu'ils avoient parus paſſionnez pour l'accompliſſement de ſon Mariage : Que ſa Mere, ſœur unique d'Æmilian, & ſa bonne Tante reciproquement ſœur de Severe, quelque touchées qu'elles fuſſent de ſes ſoupirs, étoient encore plus dégoutées d'Angelique : & que néanmoins il avoit réſolu de n'avoir jamais d'amours que pour elle. Il lui en dit les raiſons ; & la regardant avec des yeux qui parloient plus que ſa bouche. *Faites moi la grace, Madame*, conclut-il, *de m'honorer de vos conſeils & de votre protection.*

Vous êtes trop ſage, repartit Sophronie, pour vous attacher à un deſſein qui ne ſeroit celui ni d'un Pere, ni d'un Oncle qui ſont les plus habiles gens de la Province, & qui vous aiment uniquement : croyez-moi, Monſieur, faites tout ce qu'ils vous diront ; c'eſt le meilleur conſeil qu'on ſauroit vous donner, & la plus ſaine réſolution que vous puiſſiez prendre. Angelique, pourſuivit-elle, ne vous a parlé comme elle a fait, qu'après y avoir bien penſé ; j'en ſuis ſûre ; & je ne puis croire avec Antonia, qu'une plus longue épreuve de votre amitié lui faſſent reprendre ſes premiers ſentimens. Mais que veut-elle devenir ? Je n'en ſai rien. Songe-t-elle à quelqu'autre Galant ? Il faudroit ne connoitre ni votre merite, ni ſa vertu pour ſe l'imaginer. Penſe-t-elle à ce que l'on vous avertit de craindre & de prévenir ? Je n'oſerois dire abſolument

ment que non. Le lieu qu'elle a choiſi pour changer d'air, m'eſt trop ſuſpect: Il eſt plus propre à méditer, qu'à ſe divertir: & ſans tirer Madame de Sainte Bathilde en exemple, il y avoit deux ou trois filles de qualité qui avoient aſſez l'eſprit, auſſi bien que l'aprobation du monde pour y demeurer & pour s'y établir avec avantage, ſi la petite verole ne les eut point gâtées: voulez-vous, ajouta-t-elle, ſavoir au vrai ſon deſſein? Donnez-vous la patience de quelques jours; j'ai une occaſion de la voir: je la preſſerai; & à mon retour je vous dirai ſincerement ce que j'en aurai appris.

Euſebe qui ſavoit bien que Sophronie n'entreprenoit rien qui ne fût un coup ſûr, reçut cette avance qu'elle lui faiſoit avec mille actions de graces, & prit congé d'elle, d'un air auſſi reſpectueux, & auſſi reconnoiſſant que ſi elle

lui eut, pour ainſi dire, ouvert le ciel.

Auſſi eut-il bien-tot après, l'éclairciſſement qu'elle lui avoit fait eſperer; ce qui arriva de cette ſorte.

Une Demoiſelle Angloiſe échapée à la colere de ſes parens irritez de ſon retour à la Religion Romaine, étoit depuis quelques mois arrivée à P. . . . . & avoit d'abord trouvé auprès de Sophronie tous les ſecours dont elle avoit beſoin. Sophronie qui l'obſervoit, & qui la faiſoit obſerver, la voyant fortement portée à embraſſer la Retraite, & le Célibat volontaire, avoit avec quelqu'autres Dames, bourſillée, & contribuée à lui faire une penſion convenable à ſon état. Angelique lui découvrit ſon ſecret, & Antonia lui dit ſes douleurs, & ſa réſolution.

Euſebe ayant appris ſon retour fut auſſi-tôt chez elle, & ſçut d'abord

bord qu'Antonia mouroit d'envie de le voir ſon Gendre; mais qu'elle aimoit mieux mourir que de faire la moindre violence à la volonté de ſa fille: Qu'Angelique de ſon côté ſongeoit moins à l'épouſer qu'à la mort, & qu'avec juſtice il pouroit ne penſer plus à elle. Mais, Madame, dit Euſebe, quel peut être à mon égard le ſujet de ſon changement? le ſavez-vous, Madame? ajouta-t-il. Je le ſais, répondit Sophronie, & je vais vous l'apprendre ſans façon.

Elle avouë que jamais homme n'aima plus veritablement que vous l'avez aimée; & que ſans la derniere ingratitude elle ne peut oublier ce que vous avez fait pour lui en donner des preuves: Mais elle eſt perſuadée que la petite verole a fort diminué votre Amour; & que ce qui vous en reſte n'ira pas loin. Euſebe, dit-elle, eſt jeune & beau ; il m'aimoit parce que j'étois

j'étois belle & jeune. Tant que ma jeunesse & ma beauté ne m'eussent point abandonnée, elles pouvoient m'assurer de la continuation de son Amour : Mais comme je suis devenuë tout d'un coup laide & vieille, ma laideur est une vieillesse avancée ; sans doute il m'aime déja beaucoup moins qu'il ne faisoit, & bientôt il ne m'aimera plus. Quand il m'aimeroit, je ne croirois jamais qu'il m'aimât seule : Il ne verroit pas une femme bien faite qui ne me fit mal au cœur & à la tête ; & quelque sage qu'il fût, je sens bien que je serois jalouse.

Les laides, qui ont des Maris jeunes & bien faits, le sont presque toutes ; & point de vieille ne manqua jamais de l'être. J'en ai vû des exemples qui m'ont donné tant d'horreur de cette malheureuse maladie, que je la crains plus que

que la mort. Aussi nous causeroit-elle une mort continuelle. Car enfin, si Eusebe apuyoit sur mes caprices, & qu'il m'aimât tout de bon, on le verroit secher de mélancolie: Et s'il les négligeoit, ou qu'il y fut insensible je mourrois à tous momens de douleur & de chagrin. Il vaut mieux pour moi, qu'il cherche une beauté capable de le satisfaire ; & que j'attende que le bon Dieu m'envoye quelqu'un qui ait déja un peu d'âge, qui s'attache à ma personne, & qui ne prenne pas garde de si près à la laideur de mon visage. C'est une pensée qui m'est venuë du Ciel: C'est une résolution que toute la terre ne me fera pas abandonner.

Voilà, conclut Sophronie, où elle en est. Antonia, quoiqu'elle en ait un extrême déplaisir, se dispose à le venir déclarer ; faites votre compte là-dessus, & si vous

m'en

m'en croyez, usez-en plûtôt que plus tard avec Angelique, de même qu'elle en use avec vous. Elle vous estime ; estimez-la : Mais comme elle n'a plus que du respect & de la reconnoissance pour vous ; n'ayez plus aussi d'amour pour elle. C'est à mon avis ce que Severe, Æmilian, la raison & votre repos demandent de vous : songez-y, Monsieur, ajouta-t-elle en le quittant pour aller recevoir un Prince qui venoit lui rendre visite.

Eusebe qui étoit connu du Prince, & qui avoit l'esprit assez présent pour se souvenir que sa douleur pourroit paroître dans ses yeux, témoigna quelque chose de son embarras à une bonne fille, qui lui montra une sortie pour se retirer sans être vû, ni du Prince, ni de ses gens, & fit avertir son Cocher & ses Laquais de le suivre.

Il fut d'abord chez Æmilian ; mais

mais ayant appris qu'il étoit allé trouver Severe, il paſſa vite au logis, & alla de droit file à l'apartement de ſon Pere qui l'avoit demandé. Auſſi-tôt qu'il fut entré; *Je vous ai demandé*, lui dit Severe, *pour vous dire qu'aujourd'hui nous finirons une fois pour toutes avec Antonia : Nous l'attendons : Retirez-vous, & nous laiſſez faire.* Euſebe obeït avec reſpect : & en paſſant; *mon Neveu*, lui dit Æmilian ; *vous ne perdez rien : Euphroſine vaut bien Angelique.*

Antonia vint un peu après faire des excuſes du changement de ſa fille, & des remerciemens de l'honneur qu'Euſebe lui avoit fait. Les Marcelles qui l'accompagnoient acheverent ſon compliment : Severe & Æmilian y répondirent avec autant de prudence que de civilité ; & la fin de cette affaire ne fut pas moins honête que le commencement.

Après

Après cela, je croy, Mesdames, que pour accomplir ma promesse, & satisfaire votre curiosité; je n'ai plus qu'à vous dire ce qu'étoit Euphrosine, & ce que devinrent Angelique & Eusebe.

Vous saurez donc premierement qu'Euphrosine étoit une jeune beauté, qui ne promettoit pas moins que d'être aussi parfaite qu'Angelique lorsqu'elle auroit atteint son âge. Elle étoit fille unique comme elle, & ne lui cedoit ni en naissance, ni en biens. Theodore son Pere étoit mort il y avoit quelque mois, d'une chûte qu'il avoit faite en descendant un escalier; & depuis ce tems-là Irene sa Mere de qui venoit presque tous ses biens se gouvernoit absolument par les Conseils d'Æmilian son Allié & le meilleur ami qu'eût Theodore.

Vous saurez ensuite qu'Eusebe, pour se consoler de la perte d'Angelique,

gelique, obtint de ſes Parens la permiſſion d'aller voyager, & fut trois ans ſans revenir, ayant été employé les deux dernieres années au ſervice de ſon Prince.

Vous ſaurez enfin, que pendant cette abſence, Angelique ſe Maria, de la maniere qu'elle avoit prédit, à un vieux garçon riche & de qualité, nommé Eugene; & qu'Euſebe, à ſon retour, épouſa la belle Euphroſine.

Ces deux Mariages furent veritablement de ceux qu'on peut apeller faits dans le Ciel. L'union s'y trouva parfaite; & pour comble de bonheur, il en vint des Enfans qui s'allierent enſemble, & qui laiſſant de part & d'autre une glorieuſe Poſterité; laiſſent encore des Leçons à ſuivre par ceux qui recherchent à s'unir par les Liens indiſſolubles du Mariage.

C'eſt, Meſdames, tout ce que

j'ai à vous dire de cet évenement remarquable, que je vous donne, ſans autre déguiſement, que celui qui ſe trouve dans les Noms.

Avant que d'entrer dans le Mariage il eſt ordinaire de paſſer par les douces ou penibles Loix de l'Amour. Je ne ſai ſi c'eſt être de mauvais gout; mais ce qui eſt comode me paroit ſi ſouhaitable par tout, que je ne puis condamner ceux qui veulent de la comodité dans l'Amour même. C'eſt pour apuyer ce ſentiment que je vous donne la Piece qui ſuit.

L'AMOUR COMMODE.

HE bien, mon Cœur facile, & qui par tout ſe rend,
Pour quatre ou cinq Beautez, en même tems ſoupire.

En-

Entre nous, belle Iris, est-ce un crime si grand
Qu'il faille y trouver tant à dire?

Si j'ai de quoi vous engager;
Parce que j'aime ailleurs, en dois-je moins vous plaire,
Et pour quelques douceurs qu'on me voit partager,
Ne saurois-je être votre affaire?

Rendez plus de justice à ma sincerité:
Si j'en conte en tous lieux, c'est sans être volage;
J'aime tant que l'on aime, & cette fermeté
Vaut bien qu'avec moi l'on s'engage.

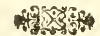
Il est vrai qu'absent des beaux yeux
Dont mon ame charmée adore la lumiere

Pour finir des jours ennuyeux
Je n'ai pas la main meurtriere.

Je cours où je prétens qu'on se plaise à me voir,
Je ris, je chante, je folâtre,
Et regarde le Desespoir
Comme une Vertu de Théatre.

C'est être, je l'avouë, Amant peu regulier,
Mais je fuis tous les maux que le chagrin fait naître,
Et si c'est là n'aimer qu'en Ecolier,
Dieu me garde d'aimer en Maître.

Après tout, le repos étant un bien si doux,
Aime-t-on afin qu'on enrage,
Et pour sécher d'ennui d'étre éloigné de vous,
Vous en verrai-je davantage?



Les

Les plaintes, les langueurs, les ſoupirs, les ſanglots,
Me rendront-ils ce que m'ôte l'abſence,
Et n'eſt-il pas plus à propos,
Qu'après l'avoir perdu je prenne patience?

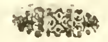
L'Amour, de tous les maux eſt le plus dangereux
Quand trop d'attachement nous livre à ſon caprice,
Et je ne ſache point d'emploi ſi malheureux,
Que de ſe faire Amant d'office.

A chaque occaſion il faut avec tranſport
S'arracher les cheveux, ſe batre la poitrine,
Etre tout prêt de courir à la mort,
Ou du moins en avoir la mine.

Franchement, ce métier eſt des plus fatigans,
Il a mille chagrins qui rarement s'apaiſent,
Et ce n'eſt pas à tort qu'on nomme extravagans
Les pauvres dupes qui s'y plaiſent.

Aime par regle qui voudra,
Jamais ce ne fut ma methode,
Je m'offre, & ſans ſonger comme le tout ira,
Je prends d'abord du plus Commode.

Mes vœux n'ayant pour tout objet
Que de rendre heureux ce que j'aime
Pour réuſſir dans ce projet
Je croi devoir toujours commencer par moi-même.



Ainſi,

Ainſi, charmante Iris, ſi mon humeur vous plait,
N'examinez rien autre choſe;
Aimez moi ſans prendre interêt
Si de mon cœur quelqu'autre ainſi que vous diſpoſe.

Tant que je vous verrai je ſerai tout à vous.
Point de ſouvenir des Abſentes,
Vous allumerez ſeule en des momens ſi doux
Mes paſſions les plus ardentes.

Dans quelque paſſe tems que vous veüilliez donner
Je le ſuivrai ſans le combattre;
Et ſi vous voulez badiner,
Je ſerai badin comme quatre.

Je ne dis pas, quand vous m'aurez quitté,

Qu'attendant que je vous revoye,
Je n'aille d'un autre côté
Faire un nouvel amas de joye.

Mais ces égaremens fâcheux aux cœurs jaloux,
Ne peuvent être à vôtre honte;
Ce que je ferai loin de vous,
Ne sera point sur votre Compte.

Dans le tems où tous deux nous ne nous verrons pas,
Comme d'aucun plaisir je ne veux me défendre
Ne vous faites point d'embarras
De tous ceux que vous pourrez prendre.

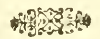
Recevez des Amans, écoutez leurs douceurs,
Et quand de nous revoir l'heure sera venuë,

Prenons ce que chacun nous aurons fait
ailleurs,
Comme choſe non avenuë.

Sans nous inquieter de rien,
Faiſons-nous le même viſage,
Que ſi votre Cœur & le mien
Etoient demeurez ſans partage.

Me faire des faveurs, c'eſt ne rien hazarder :
Je ſuis diſcret, & recevant des vôtres,
Vous aurez beau m'en accorder,
Je n'en parlerai point aux autres.

A ces conditions, ſi je ſuis votre fait,
Belle Iris, vous n'avez qu'à dire,
Cherchons en nous aimant l'amour le plus
parfait ;
Mais n'aimons jamais que pour rire.



Si tout le monde ſuivoit ces Maximes, l'Amour ne cauſeroit pas tant de malheurs ; & l'emportement inconſideré d'un jaloux furieux, n'auroit pas donné lieu à l'Hiſtoire funeſte & Tragique que vous allez lire.



HIS-



HISTOIRE AMOUREUSE ET TRAGIQUE D'UN HERMITE

Illuſtre par ſa Naiſſance, & par le Rang qu'il a tenu à la Cour d'un grand Roi.

CElui dont vous allez aprendre l'Hiſtoire, a été un des hommes du monde le mieux fait; il ſeroit difficile d'en bien juger à préſent, qu'il eſt comme enſeveli dans ſon habit

habit d'Hermite. Il avoit la tête belle; l'air grand, la taille aisée, toutes les manieres d'un homme de qualité; avec cela, un esprit charmant, beaucoup de bravoure & de liberalité. Il est né à C... capitale de l'Isle de S... de l'une des plus illustres & des plus riches Maisons de tout ce Païs.

On l'éleva avec un de ses Cousins Germains, & la simpathie qui se trouva dans leur humeur, & dans leurs inclinations, fut si grande, qu'ils étoient bien plus étroitement unis par l'Amitié que par le sang: Ils n'avoient rien de secret l'un pour l'autre, & lorsque le Marquis de B. . . fut marié (c'est le nom de son Cousin) leur tendresse continua de la même force.

Il épousa la plus belle personne du monde, & la plus accomplie; Elle n'avoit que quatorze ans. Elle étoit héritiere d'une très-grande Maison; le Marquis découvroit

tous les jours de nouveaux charmes dans l'eſprit & dans la perſonne de ſa femme, qui augmentoient tous les jours auſſi ſa paſſion pour elle. Il parloit ſans ceſſe de ſon bonheur à Loüis de B. . . . (c'eſt le nom de notre Hermite) & lorſque quelques affaires obligeoient le Marquis de s'éloigner, il conjuroit Don Louis de reſter auprès de la Marquiſe, & de la conſoler de ſon abſence. Mais, ô Dieu! qu'il eſt malaiſé, quand on eſt dans un âge incapable de réflexions ſerieuſes de voir ſans ceſſe une perſonne ſi belle, ſi jeune & ſi aimable, & de la voir avec indifference. Don Loüis aimoit déja la Marquiſe, & croyoit encore ne l'aimer qu'à cauſe de ſon Mari. Pendant qu'il étoit dans cette erreur, elle tomba dangereuſement malade: il en eut des inquietudes ſi violentes, qu'il connut alors, mais trop tard, qu'elles étoient cauſées par une paſſion qui

qui devoit faire tous les malheurs de sa vie. Se trouvant dans cet état, & n'y pouvant plus résister, il se fit la derniere violence, & se résolut enfin, de fuir & de s'éloigner d'un lieu où il risquoit de mourir d'amour, ou de trahir les devoirs de l'Amitié. La plus cruelle mort lui auroit été plus douce que l'execution de ce dessein ; cependant, lorsque la Marquise commença de se porter mieux, il fut chez elle pour lui dire adieu, & ne la plus voir.

Elle étoit occupée à choisir parmi plusieurs Piereries de grand prix, celles qui étoient les plus belles, dont elle vouloit ordonner un nouvel assortiment. Don Loüis étoit à peine entré dans sa Chambre, qu'elle le pria, avec cet air de familiarité que l'on a pour ses proches, de lui aller querir d'autres Pierreries qu'elle avoit en-

core

core dans ſon Cabinet. Il y courut, & par un bonheur auquel il ne s'attendoit point, il trouva parmi ce qu'il cherchoit, le Portrait de la Marquiſe fait en émail entouré de Diamans & rataché d'un cordon de ſes cheveux; il étoit ſi reſſemblant, qu'il n'eut pas la force de réſiſter au deſir preſſant qu'il eut d'en faire un larcin. Je vais la quitter, diſoit-il, je ne la verrai plus, je ſacrifie tout mon repos à ſon mari. Helas! n'en eſt-ce pas aſſez, & ne puis-je point ſans crime chercher dans mes peines une Conſolation auſſi innocente que celle-ci? Il baiſa pluſieurs fois ce Portrait; il le mit à ſon bras, il le cacha avec ſoin; & retournant vers elle avec ces Pierreries, il lui dit, en tremblant, la réſolution qu'il avoit priſe de voyager. Elle en parut étonnée; elle en changea de couleur: Il la regardoit dans ce moment; il eut

eut le plaiſir de s'en apercevoir, & leurs yeux d'intelligences en diſoient bien plus que leurs paroles. Hé! qui peut vous obliger, Don Loüis, lui dit-elle, de nous quitter; votre Couſin vous aime ſi tendrement; je vous eſtime: Nous ſommes ravis de vous voir; il ne pourra vivre ſans vous. N'avez-vous pas déja voyagé? Vous avez ſans doute quelqu'autre raiſon pour vous éloigner; mais au moins ne me la cachez pas. Don Loüis penetré de douleur, ne put s'empêcher de pouſſer un profond ſoupir; & prenant une des belles mains de cette charmante perſonne, ſur la quelle il attacha ſa bouche. Ha! Madame, que me demandez-vous, lui dit il, que voulez-vous que je vous diſe; & que puis-je en effet vous dire dans l'état où je ſuis? La violence qu'il faiſoit pour cacher ſes ſentimens, lui cauſa une ſi gran-

de

de foiblesse, qu'il tomba demi mort à ses pieds. Elle resta troublée & confuse à cette vûë; elle l'obligea de s'asseoir auprès d'elle; elle n'osoit lever les yeux sur lui, mais elle lui laissoit voir des larmes qu'elle ne pouvoit s'empêcher de répandre, ni se resoudre de lui cacher.

A peine étoient-ils remis de cette premiere émotion où le cœur n'écoute que ses mouvemens, lorsque le Marquis entra dans la Chambre. Il vint embrasser Don Loüis, avec tous les témoignages d'une parfaite Amitié, & il fut inconsolable, quand il apprit qu'il partoit pour Naples. Il n'ômit rien pour l'en dissuader: Il lui montra inutilement toute sa douleur, il ne s'y rendit point: Il prit congé de la Marquise sur le champ, & ne la revit plus. Le Marquis sortit avec lui; il ne le quitta point jusqu'au moment de son départ. C'étoit une aug-

 menta-

mentation de peine pour Don Louis, il auroit bien voulu reſter ſeul pour avoir une entiere liberté de s'affliger.

La Marquiſe fut ſenſiblement touchée de cette ſéparation ; elle s'étoit aperçuë qu'il l'aimoit avant qu'il l'eut bien connu lui-même ; & elle lui trouvoit un merite ſi diſtingué, qu'à ſon tour elle l'avoit aimé ſans le ſavoir : Mais elle ne le ſçut que trop après ſon départ. Comme elle ſortoit d'une grande maladie, dont elle n'étoit pas encore bien remiſe, ce ſurcroit de chagrin la fit tomber dans une langueur qui la rendit bien-tôt méconnoiſſable : ſon devoir, ſa raiſon, ſa vertu la perſecutoient également : Elle ſentoit avec une extrême reconnoiſſance les bontez de ſon Mary, & elle ne pouvoit ſouffrir qu'avec beaucoup de douleur, qu'un autre que lui occupât ſes penſées & remplit ſa tendreſſe :

Elle n'osoit plus prononcer le nom de Don Loüis; elle ne s'informoit jamais de ses nouvelles; elle s'étoit fait un devoir indispensable de ne le plus voir; cette attention qu'elle avoit sur elle-même, lui faisoit souffrir un continuel martyr: Elle en fit la confidence à une de ses filles qu'elle aimoit cherement. „ Ne suis-je pas bien malheureuse, „ lui dit-elle, il faut que je sou-„ haite de ne revoir jamais un „ homme pour lequel je ne suis „ plus en état d'avoir de l'indif-„ ference, son idée m'est tou-„ jours présente, trop ingenieuse à „ me nuire, je croy même le voir „ en la personne de mon Epoux. „ La ressemblance qui est entr'eux „ ne sert qu'à entretenir ma ten-„ dresse. Ha! Mariane, il faut „ que je meure pour expier ce „ crime, bien qu'il soit involon-„ taire, il ne me reste que ce „ moyen de me défaire d'une

 „ pas-

„ passion dont je n'ai pu, jusqu'ici, être maîtresse. Helas! „ que n'ai-je point fait pour l'é- „ touffer, cette passion qui ne „ laisse pas de m'être chére. Elle accompagnoit ces paroles de mille soupirs: elle fondoit en larmes; & bien que cette fille eut de l'esprit & beaucoup d'attachement pour sa Maitresse, elle ne lui pouvoit rien dire qui fût capable de la consoler. Cependant le Marquis reprochoit tous les jours à sa femme son indifference pour Don Louis. „ Je ne „ puis souffrir, lui disoit-il, que „ vous ne pensiez plus à l'homme „ du monde que j'aime davantage, „ & qui avoit pour vous tant „ de complaisance, & tant d'ami- „ tié. Je vous avoue que c'est „ une espece de dureté qui fait „ mal juger de la bonté de votre „ Cœur: mais convenez au moins, „ Madame, qu'il n'étoit pas enco- „ re parti que vous l'aviez déja ou-

„ blié. De quoi lui ſerviroit mon „ ſouvenir, diſoit la Marquiſe, „ avec une langueur charmante, „ ne voyez-vous point qu'il nous „ fuit? Ne ſeroit-il pas encore „ avec nous s'il nous avoit verita- „ blement aimé? Croyez-moi, „ Seigneur, il mérite un peu qu'on „ l'abandonne à ſon tour. Tout ce qu'elle pouvoit dire ne rebuta point le Marquis: Il la perſecutoit ſans ceſſe pour qu'elle écrivit à Don Louis de revenir. Un jour entr'autre qu'elle étoit entrée dans ſon Cabinet, pour lui parler de quelque affaire, elle le trouva occupé à lire une Lettre de Don Louis, qu'il venoit de recevoir.

Elle voulut ſe retirer; mais il prit ce moment pour l'obliger de faire ce qu'il ſouhaitoit; il lui dit fort ſérieuſement qu'il ne pouvoit plus ſuporter l'abſence de ſon Couſin, qu'il étoit réſolu de l'aller trouver, qu'il y avoit déja deux

ans qu'il étoit parti, ſans témoigner aucun deſir de revoir ſon Païs & ſes amis: Qu'il étoit perſuadé qu'il auroit plus de déference pour ſes prieres que pour les ſiennes: qu'il la conjuroît de lui écrire; & qu'enfin elle pouvoit choiſir, ou de lui donner cette ſatisfaction, ou de ſe réſoudre à le voir partir pour Naples, où Don Louis devoit faire quelque ſéjour. Elle demeura ſurpriſe & embaraſſée de cette propoſition: Mais connoiſſant qu'il attendoit avec une extrême inquietude qu'elle ſe fût determinée. „ Que voulez-vous que je lui „ mande, Seigneur, lui dit-elle „ d'un air triſte? Dictez-moi cet- „ te Lettre, je l'écrirai; c'eſt tout „ ce que je puis, & je croy même „ que c'eſt plus que je ne dois. Le Marquis tranſporté de joye, l'embraſſa tendrement, la remercia de ſa complaiſance, & lui fit écrire ces paroles devant lui.

Let-

Lettre de la Marquiſe à Don Louis.

SI vous avez de l'Amitié pour nous, ne differez pas votre retour, j'ai des raiſons preſſantes pour le ſouhaiter; je vous veux du mal, que vous ſongiez ſi peu à revenir, & c'eſt payer les ſentimens que l'on a pour vous, d'une indifference qui n'eſt pas ordinaire. Revenez, Don Louis, je le ſouhaite, je vous en prie; & s'il m'étoit permis de me ſervir de termes plus preſſans, je dirois, peut-être, que je vous l'ordonne.

Le Marquis fit un paquet ſeul de cette fatale Lettre, afin que Don Louis ne pût croire que c'étoit par ſon ordre que la Marquiſe lui avoit écrit; & l'ayant envoyé au Courier, il en attendoit le ſuccès avec une impatience qui n'eſt

pas concevable. Que devint cet Amant à la vûë d'un ordre si cher & si peu esperé! Bien qu'il eut remarqué des dispositions de tendresse dans les regards de cette belle personne, il n'auroit osé se promettre qu'elle eut souhaité son retour, sa raison se révoltoit contre sa joye. Que je suis malheureux, disoit-il, j'adore la plus aimable de toutes les femmes, & je n'ose lui vouloir plaire; Elle a de la bonté pour moi, l'honneur & l'amitié me défendent d'en profiter. Que ferai-je donc, ô Ciel! Que ferai-je; je m'étois flatté que l'absence me pourroit guerir; helas! c'est un remede que j'ai tenté inutilement; je n'ai jamais jetté les yeux sur son Portrait, que je ne me sois trouvé plus amoureux, & plus miserable que lorsque je la voyois tous les jours. Il faut lui obéïr: Elle ordonne mon retour, elle veut bien me revoir, & elle ne peut

ignorer

ignorer ma paſſion: lorſque je pris congé d'elle, mes yeux lui déclarerent le ſecret de mon cœur; & quand je me ſouviens de ce que je vis dans les ſiens, en ce moment toutes mes réflexions deviennent inutiles, & je me reſous plûtôt à mourir à ſes pieds, que de vivre éloigné d'elle.

Il partit ſans differer d'un ſeul jour, & ſans dire adieu à ſes amis: il laiſſa un Gentilhommme pour l'excuſer auprès d'eux, & pour regler ſes affaires. Il avoit tant d'empreſſement de revoir la Marquiſe, qu'il fit pour ſe rendre auprès d'elle une diligence que perſonne que lui n'auroit pu faire. En arrivant à C. . . . C. . . . de la S. . . . . , il apprit que le Marquis & ſa femme étoient à une magnifique Maiſon de Campagne, où le Vice-Roi les étoit allé voir avec toute ſa Cour. Il ſçut encore que le Marquis de B. lui préparoit

roit une grande fête, où il se devoit faire une Course de Cañas, à l'ancienne maniere des Maures: Il étoit le tenant, & devoit soutenir, avec sa Quadrille, qu'un Mari aimé est plus heureux qu'un Amant.

Bien des gens, qui n'étoient pas de cette opinion se préparoient pour lui aller disputer le prix que la Marquise, à la priere de la Vice Reine, devoit donner au Victorieux: C'étoit une Echarpe qu'elle avoit brodée elle-même, & semée de ses Chiffres: l'on ne devoit y paroître qu'en habit de masque, pour que tout y fût plus libre & plus Gallant.

Don Louis eut un secret dépit de comprendre le Marquis si satisfait. Il est aimé, disoit-il; je ne puis m'empêcher de le regarder comme un Rival, & comme un Rival heureux; mais il faut essayer de troubler sa félicité, en triom-

phant

phant de ſa vaine gloire. Ayant formé ce deſſein il ne voulut point paroître dans la Ville; il ſe fit faire un habit d'un brocard verd & or; il avoit des plumes vertes, & toute ſa livrée étoit de la même couleur, pour marquer ſes nouvelles eſperances.

Lorſqu'il entra dans la Lice où l'on devoit courre, tout le monde attacha les yeux ſur lui; ſa magnificence & ſon air donnerent de l'émulation aux Cavaliers, & beaucoup de Curioſité aux Dames. La Marquiſe en ſentit une émotion ſecrete dont elle ne put démêler la cauſe; il étoit placé fort proche du Balcon où elle étoit avec la Vice Reine; mais il n'y avoit là aucune Dame qui ne perdit ſon éclat auprès de celui de la Marquiſe; ſon air de jeuneſſe, qui ne paroiſſoit pas encore dix-huit ans; ſon teint de Lys & de Roſe, ſes yeux ſi beaux & ſi touchans, ſa bouche in-

incarnat & petite, un ſourire agréable, & ſa taille qui commençoit à paſſer les plus avantageuſes, la rendoient l'admiration de tout le monde.

Don Louis fut tellement ravi de la revoir ſi belle, & de remarquer à travers de ſes charmes un air triſte & abattu, qu'il ſe flatta d'y avoir quelque part; & ce fut le premier moment où il ſe trouva heureux. Quand ſon tour vint il courut contre le Marquis, & lui lança ſes Cannes avec tant d'adreſſe, qu'il n'y en n'eut aucune qui manqua ſon coup. Il ne fut pas moins habile à ſe parer de celles qu'il lui jetta, & enfin, il gagna le Prix avec un aplaudiſſement général. Il ſe rendit aux pieds de la Marquiſe pour le recevoir de ſes mains; il déguiſa le ſon de ſa voix; & lui parlant avec ſon maſque aſſez bas pour n'être entendu que d'Elle. „ Divine perſonne, lui

„ lui dit-il, veüillez remarquer ce „ que la fortune décide en faveur „ des Amans. Il n'oſa lui en dire davantage, & ſans le connoître elle lui donna le Prix avec les Graces naturelles dont toutes ſes actions étoient accompagnées.

Il ſe retira promptement de peur d'être reconnu: car ç'auroit été un ſujet de querelle entre le Marquis & lui, & ſans doute il ne lui auroit pardonné qu'avec peine la victoire qu'il venoit de remporter. Cela l'obligea de ſe tenir encore caché pendant quelques jours. Le Vice-Roi & ſa femme revinrent à C. . . ., & Mr. & Mad. de B. . . . . les y accompagnerent avec toute la Cour.

Don Louis ſe fit voir alors; il feignit d'arriver, & ne fit pas même ſemblant d'avoir appris ce qui s'étoit paſſé à la Campagne, le Marquis de B. . . fut tranſporté de joye en le voyant, & l'abſence

n'avoit

n'avoit en rien alterée la tendresse qu'il avoit pour ce cher Parent. Il ne lui fut pas malaisé de se ménager un moment favorable pour entretenir son aimable Marquise; il avoit autant de liberté dans sa Maison que dans la sienne propre, & vous jugez bien, qu'il n'oublia pas de lui parler du Prix qu'il avoit reçû de ses belles mains. Que je suis malheureux! lui disoit-il, que vous ne m'ayez pas reconnu! Helas; Madame, je me flattois que quelque secret pressentiment vous apprendroit qu'un autre que moi ne pouvoit soutenir avec tant de passion la cause des Amans contre les Maris. Non, Seigneur, lui dit-elle, d'un air assez fier, pour ne lui laisser aucune esperance; je ne voulois pas deviner que vous fussiez Partisan d'une si mauvaise Cause, & je n'aurois pas cru que vous eussiez pris des engagemens si forts à Naples, que vous fussiez

venu juſqu'en S.... triompher d'un Ami qui ſoutenoit mes interêts auſſi bien que les ſiens. Je mourrois de douleur, Madame, interrompit Don Louis, ſi je vous avois déplu dans ce que j'ai fait, & ſi vous aviez des diſpoſitions un peu plus favorables, & que j'oſaſſe vous prendre pour ma Confidente, il ne me ſeroit pas difficile de vous perſuader que ce n'eſt point à Naples que je laiſſe l'objet de mes vœux. Comme la Marquiſe apréhenda qu'il ne lui en dit plus qu'elle n'en vouloit entendre, & qu'il lui paroiſſoit vivement touché du reproche qu'elle lui avoit fait, elle prit un air plus enjoüé & tournant la Converſation ſur un ton de raillerie, elle lui répondit qu'il prenoit trop ſerieuſement ce qu'elle lui avoit dit. Il n'oſa profiter de cette occaſion pour lui déclarer ſon Amour ; s'il l'aimoit plus que toutes les choſes au mon-

monde, il ne la respectoit pas moins.

Lorsqu'il l'eut quitté il commença de se reprocher sa timidité. Hé! quoi, disoit-il, souffrirai-je toujours, sans chercher quelque soulagement à mes peines? Il se passa du tems sans qu'il pût rencontrer une occasion favorable, parce que la Marquise prenoit soin de l'éviter: Mais étant venu un soir chez elle, il la trouva seule dans son Cabinet; le plafond en étoit tout peint & doré, il y avoit depuis le haut jusqu'en bas des grandes Glaces jointes ensemble; un lustre de Cristal, & des Girandoles de même, étoient remplies de bougies, qui rassemblant toutes leurs lumieres autour d'elle, la faisoient paroître la plus belle personne du monde. Elle étoit couchée sur un Lit d'Ange le plus galant que l'on eût jamais vû; son dèshabiller étoit magnifique, & ses

cheveux ratachez de quelques nœuds de Pierreries, tomboient négligemment ſur la Gorge. Le trouble qu'elle ſentit en voyant Don Louis, parut ſur ſon viſage, & la rendit encore plus belle. Il s'aprocha d'un air timide & reſpectueux, il ſe mit à genoux auprès d'elle, il la regarda quelque tems ſans oſer lui parler; mais devenant un peu plus hardi. Si vous conſiderez, Madame, lui dit-il, l'état pitoyable où vous m'avez réduit, vous comprendrez ſans peine qu'il n'eſt plus à mon pouvoir de garder le ſilence; je n'ai pû parer des Coups auſſi inévitables que ſont les vôtres; je vous ai adoré dès que je vous ai vû; j'ai eſſayé de me guerir en vous fuyant; je me ſuis arraché à moi-même, en m'arrachant au plaiſir d'être auprès de vous, ma paſſion n'en a pas eu moins de violence. Vous m'avez rapellé, Madame, de mon exil volontaire, &

je meure mille fois le jour incertain de ma destinée, si vous êtes assez cruelle pour me refuser votre pitié; souffrez au moins, qu'après vous avoir appris ma passion, je meure de douleur à vos pieds. La Marquise fut quelque tems sans se pouvoir résoudre de lui répondre. Enfin se rassurant; je vous l'avouë, lui dit-elle, Don Louis, j'ai déja connu une partie de vos sentimens; mais je voulois me persuader que c'étoit les effets d'une tendresse innocente; ne me rendez point complice de votre crime, vous en faites un quand vous trahissez l'amitié que vous devez à mon Epoux: Mais, bon Dieu, vous n'en serez que rrop puni! Je sai que le devoir vous défend de m'aimer: à mon égard, il ne me défend pas seulement de vous aimer, il m'ordonne de vous fuir. Je le ferai, Don Louis, je vous fuirai; je ne sai même, si je ne de-

vrois

vrois point vous haïr: Mais, helas! Il me ſemble qu'il me ſeroit impoſſible de le faire. Hé! que faites-vous donc, Madame, l'interrompit-il, d'un air plein de douleur & de deſeſpoir, que faites-vous cruelle, quand vous prononcez l'arrêt de ma mort, vous ne pourriez me haïr, dites-vous, ne me haïſſez-vous pas, & ne me faites-vous point tout le mal dont vous êtes capable, lorſque vous prenez la réſolution de me fuir: Achevez, Madame, achevez, ne laiſſez pas votre vengeance imparfaite, ſacrifiez-moi à votre devoir & à votre Epoux, auſſi bien la vie m'eſt odieuſe, ſi vous m'ôtez l'eſpoir de vous plaire. Elle le regarda dans ce moment avec des yeux pleins de langueur; Don Louis, lui dit-elle, vous me faites des reproches que je voudrois bien meriter. En achevant ces mots, elle ſe leva, elle craignoit trop

que ſa tendreſſe ne triomphât de ſa raiſon, & malgré l'effort qu'il fit pour la retenir, elle paſſa dans la Chambre où toutes ſes femmes étoient.

Elle crut avoir beaucoup gagné ſur elle d'être ſortie de cette Converſation ſans répondre auſſi favorablement que ſon Cœur l'auroit ſouhaité: Mais l'Amour eſt un ſeducteur, qu'il ne faut point du tout écouter ſi l'on veut s'en défendre. Depuis ce jour, Don Louis commença de ſe croire heureux, quoiqu'il manquât beaucoup de choſes à ſa parfaite felicité: La Marquiſe avoit en effet un principe de vertu, qui s'opoſoit toujours avec ſuccès au deſir de ſon Amant.

Il n'avoit plus ces ſcrupules d'Amitié pour le Marquis de B. . . ., qui avoient ſi fort troublé ſon repos: l'Amour avoit entierement banni l'Amitié; il le haïſſoit même en ſecret.

Enfin,

Enfin, Don Louis se flattoit que peut être il pourroit trouver un moment favorable pour toucher le Cœur de la Marquise de quelque pitié, il le cherchoit avec soin; & pour le trouver, un jour qu'il faisoit excessivement chaud, sachant bien que la Marquise avoit accoutumée de se retirer pour dormir l'après-midi, comme c'est un usage que chacun suit en ce Païs-là, il vint chez elle ne doutant pas que tout le monde ne fût endormi.

Elle étoit dans un apartement bas qui donnoit sur le Jardin; tout étoit fermé, & ce ne fut qu'à la faveur d'un faux jour, qu'il vit sur son lit cette charmante personne. Elle dormoit d'un profond sommeil, elle étoit à demi deshabillée, & il eut le tems de découvrir des beautez qui augmenterent encore la force de sa passion. Il s'aprocha si doucement d'elle, qu'elle ne s'éveilla point; il y avoit déja

quelques momens qu'il la regardoit avec tous les transports d'un homme qui ne se possede plus, lorsque voyant sa gorge nuë, il ne pût s'empêcher de lui faire un larcin amoureux. Elle se réveilla en sur saut, elle n'avoit pas encore les yeux bien ouverts ; la Chambre étoit sombre, & elle n'auroit jamais pu croire que Don Louis eut été si témeraire. Je vous ai déja dit, Mesdames, qu'il ressembloit beaucoup au Marquis de B. . . son Cousin : elle ne douta donc point que ce ne fût lui, & le nommant plusieurs fois, mon cher Marquis, mon cher Epoux, elle l'embrassa tendrement. Il connut bien son erreur ; quelque plaisir quelle lui procura, il auroit souhaité n'en être redevable qu'aux bontez de sa Maitresse : mais, ô Ciel ! quel contretems ? Le Marquis vint dans ce dangereux moment, & ce ne fut pas sans la derniere fureur qu'il vit

la

la liberté que Don Louis prenoit auprès de ſa femme: Au bruit qu'il avoit fait en entrant, elle avoit tourné les yeux vers la porte, & voyant entrer ſon Mari qu'elle croyoit auprès d'elle, l'on ne peut rien ajouter à ſa ſurpriſe & à ſon affliction, de ſe trouver entre les bras d'un autre.

Don Louis deſeſperé de cette Avanture, ſe flatta que peut-être il ne l'auroit pas reconnu; il paſſa promptement dans la Gallerie, & trouvant une fenêtre ouverte qui donnoit ſur le Jardin, il s'y jetta, & ſortit auſſi tôt par une porte de derriere. Le Marquis le pourſuivit ſans pouvoir le joindre: en revenant ſur ſes pas, il trouva malheureuſement le Portrait de la Marquiſe, qui étoit tombé du bras de Don Louis comme il couroit, il fit ſur le champ de très-cruelles reflexions; un tête à tête de Don Louis & de ſa femme, à une heu-

re où les Dames ne voyent personne ; ce Portrait rataché de ses cheveux, qu'il venoit de laisser tomber; enfin, avoir vu la Marquise l'embrasser, tout cela ensemble lui donna lieu de soupçonner sa vertu.

Je suis, s'écria-t-il, je suis trahi par tout ce que j'aimois au monde; qui peut être si malheureux que moi? En achevant ces mots, il rentra dans la Chambre de sa femme. Elle se jetta d'abord à ses pieds; & fondant en larmes, elle voulut se justifier, & lui faire connoitre son innocence: mais le Demon de la jalousie le possedoit à tel point, qu'il la repoussa avec violence; il n'écouta plus que les transports de sa rage & de son desespoir; & détournant ses yeux pour ne pas voir un objet si aimable, & qu'il avoit tant aimé, il eut la barbarie d'enfoncer son poignard dans le sein de la plus belle

&

& de la plus vertueuſe femme du monde : Elle ſe laiſſa égorger comme une innocente Victime, & ſon ame ſortit avec un ruiſſeau de ſang.

O Dieu ! trop imprudent Don Louis ; pourquoi abandonniez vous cette charmante Perſonne aux fureurs d'un Mari Amoureux, emporté & jaloux ? Que ne l'arrachiez vous de ſes cruelles mains ? Helas ! il ſortit ſans reflexion, & s'il avoit pu pr voir un tel malheur, que n'auroit-il pas fait ?

Auſſitôt que l'infortunée Marquiſe eut rendu les derniers ſoupirs, ſon boureau ferma ſon apartement, prit tout ce qu'il y avoit de Pierreries & d'argent, monta à cheval, & s'enfuit avec une diligence extrême. Don Louis inquiet & plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été revint le ſoir chez elle au hazard de tout ce qui pourroit lui en arriver. Il fut ſurpris quand on

lui dit qu'elle étoit toujours endormie, que sa Chambre étoit encore fermée, & que le Marquis étoit monté à cheval Un pressentiment secret commença de lui faire tout craindre; il fut vite dans le jardin, & par la même fenêtre qu'il avoit trouvée ouverte il entra dans la Gallerie, & de là dans la Chambre: Il y faisoit si sombre qu'il marchoit à tâton. Lorsqu'il sentit quelque chose qui faillit à le faire tomber, il se baissa, & connut bien que c'étoit un corps mort. Il poussa un grand cry, & ne douta point que ce ne fut celui de sa chere Maitresse; il tomba pâmé de douleur: quelques-unes des femmes de la Marquise se promenoit sous les fenêtres de son apartement, elles entendirent le cry de Don Louis; elles monterent aisement par la même fenêtre, & entrerent. Quel triste spectacle; bon Dieu! peut-on le le figurer! l'Amante morte, &

& l'Amant pret à mourir, on ne trouve point de paroles qui puissent bien exprimer l'état où il étoit. Il ne fut pas plutôt revenu à soi, par la force des remedes, que sa douleur, sa rage, son desespoir, éclaterent avec tant de violence, que l'on croyoit qu'il n'y auroit jamais rien qui pût le consoler & on est persuadé qu'il n'auroit pas survécu à celle dont il venoit de causer la perte, si le désir de la venger ne l'avoit encore animé.

Il partit comme un furieux à la quête du Marquis de B. . . . il le cherchoit par tout sans le pouvoir trouver; il parcourut l'Italie, il passa par l'Allemagne, il revint en Flandres, il se rendit en France. On l'assura que le Marquis étoit à Valence en Espagne. Il y fut & ne l'y rencontra point. Enfin trois ans s'étant écoulé sans qu'il pût trouver le moyens de sacrifier son en-

ennemi aux Mannes de ſa Maitreſſe, la Grace qui peut tout, & particulierement ſur les grandes Ames, toucha la ſienne ſi efficacement, que tout d'un coup il changea ſes deſirs de Vengeance en des deſirs ſérieux de faire ſon ſalut, & de ſortir du monde.

Etant rempli de cet eſprit, il retourna en S. . . . ., il vendit tout ſon bien, qu'il diſtribua à quelques uns de ſes Amis, qui avec beaucoup de merite étoient fort pauvres, & par ce moyen il ſe rendit ſi pauvre lui-même, qu'il voulut être réduit à demander l'aumône.

Il avoit vû en allant autrefois à M. . . . un lieu tout propre à faire un Hermitage, vers le Mont D...; cette Montagne eſt preſque inacceſſible, & l'on n'y paſſe que par une ouverture qui eſt au milieu d'un grand Rocher. Elle ſe ferme lorſ-

lorsqu'il tombe de la neige, & l'Hermitage est enseveli plus de six mois dessous. Don Loüis; en fit batir un en ce lieu, il avoit accoutumé d'y passer des années entieres sans voir qui que ce fut, il y faisoit les provisions necessaires; il y avoit de bons Livres, & il demeuroit seul dans cette affreuse solitude; mais on l'a forcé d'en sortir, & de venir à la Ville, à cause d'une grande maladie dont il a pensé mourir. Il y a long-tems qu'il mene une vie toute spirituelle & si differente de celle pour laquelle il étoit né, que ce n'est même qu'avec peine qu'il voit les personnes qui le connoissent.

A l'égard du Marquis de B. . . il a quitté pour jamais l'Isle de S. . . . . , où il n'a pas la liberté de retourner.

Comme l'Amour ne fait pas moins parler de lui que la mort; je

je croi que vous ferez tout auſ-
ſi ſenſibles à la Maladie de
l'Amour, que vous l'avez été à la
Mort imprevuë de la Marquiſe
de B. . . .

Fin de l'Hiſtoire Amoureuſe & Tragique.



L'A



L'AMOUR MALADE.

LEs Graces venoient de laiſſer l'Amour entre les bras du Sommeil, & ſe mocquoient de la ſtupidité de ce Dieu, qui ayant l'avantage de poſſeder tous les jours les plus belles Perſonnes du monde, ne leur dit jamais une parole, tant il a peur de déſobliger le Silence qui loge dans ſon Palais, quand elles virent arriver inopinément l'Amour. Il avoit ſon Bandeau à la main, & laiſſoit voir autant de colere dans ſes yeux, que d'abatement ſur ſon viſage.

Non, dit-il en entrant, je n'en reviendrai pas;

Je

Je l'ai juré, j'abandonne le monde,
Fuïons des lieux où l'injuſtice abonde;
C'eſt trop avoir Commerce avecque des Ingrats.
Pour prix de mes longues fatigues
A les ſervir dans leurs intrigues,
Oſer tenir de moi mille inſolens propos?
Chercher ſans ceſſe à me faire incartade,
Je n'en puis plus, j'en ſuis malade,
Promptement un Lit de Repos.

Les Graces qui n'ont jamais plus de joie que quand elles ſont avec l'Amour, ne furent point pareſſeuſes à le ſatisfaire. Elles lui dreſſerent un Lit de Roſes, & le dépoüillerent de ſon Carquois, dont il briſa les Flêches devant elles. Il ſe coucha enſuite, & en ayant reçu mille careſſes par leſquelles elles tâchererent à le conſoler de ſon chagrin;

Recouvrons le repos que trop d'embarras m'ôte,

Cher-

Cherchons, dit-il, cherchons de la tranquillité :
Si je souffre, c'est votre faute.
Et mon malheur ne vient que de votre fierté.
Par tout où vous me voulez suivre,
Comme vous y menez & les Ris & les Jeux.
Je ne vois que des Gens assez contents de vivre
Le Cœur embrasé de mes feux ;
Mais l'ordre du Destin qui vous fit Immortelles,
Vous faisant demeurer toujours jeunes & belles,
Ce Privilege gâte tout,
Il fait que vous n'aimez à voir que vos semblables ;
Et quand je pense ailleurs vous rendre un peu traitables,
Je n'en saurois venir à bout.
Mille Amantes ont beau chercher de sûrs remedes
Aux maux que vous pouriez m'aider à détourner,

Vous dédaignez les Vieilles & les Laides
Chez qui je tâche à vous mener;
Et cependant ſans vous, que puis-je ſeul pour elles?
Il m'en faut tous les jours eſſuïer cent querelles:
J'ai tort quand, par dégout, on leur manque de foi,
Je ſuis traité d'injuſte, & d'aveugle & de traître
Et tout cela, parce qu'aveque moi
Auprès d'elles jamais vous ne voulez paroître.

Les Graces dirent mille choſes obligeantes à l'Amour pour ſe juſtifier auprès de lui, & rejetterent leur manque de complaiſance ſur l'impoſſibilité qu'il y a de prêter quelques agrément à des Beautez déja ſurannées; car pour les Laides, dirent-elles, vous ſavez que nous ne les fuïons pas toutes. Il y en a quelques-unes ſur le chapitre deſ-

deſquelles vous avez aſſez à vous loüer de nos ſoins. Nous demeurons d'accord que quand vous les allez engager à reconnoître votre pouvoir, nous ne vous accompagnons pas ſeules, & que vous faites enſorte que la jeuneſſe ſe trouve avec nous ; mais de grace, ceſſez de nous rendre reſponſables de vos chagrins; les plus grands que vous ayez, viennent du côté des Hommes, & ce ſont pour vous de terribles eſprits à gouverner.

Il eſt vrai, dit l'Amour, qu'ils me cauſent des peines,
Qui m'accablent à tous momens ;
Je ne puis ni ſerrer, ni relâcher leurs chaînes,
Que je n'aie à ſouffrir de leurs déreglemens.
Si trop de réſiſtance à leur flame opoſée
Leur fait perdre l'eſpoir d'une Conquête aiſée,

Je ne ſuis qu'un Tyran dont il faut s'afranchir;
Et ſi la Belle à qui je les engage
Se laiſſe un peu tróp tôt fléchir,
Jamais elle n'a dû mériter leur hommage.
Ainſi d'un faux déguiſement
Couvrant toutes leurs injuſtices,
Lorſque je m'accomode à leur tempérament,
Ils ſe plaignent inſolamment
Qu'ils ſont contraints de ſuivre mes caprices.
Qu'ils ſoient fourbes, ſans foi, trompeurs, audacieux,
Bizarres, inconſtans, emportez, furieux,
De leurs défauts, c'eſt moi ſeul qu'ils accuſent,
Moi qui cherche par tout la concorde & la paix,
Et qui cent fois ai comblé de bienfaits
Ces Lâches, ces Ingrats qui de mon Nom abuſent.

C'en eſt fait, ma réſolution eſt priſe, je romps pour toujours avec eux;

eux ; & puiſque les peines qu'ils ſe font eux-mêmes leur font oublier les avantages qu'ils reçoivent de moi, je m'en vangerai hautement, en ne retournant jamais ſur la terre. A ces mots il demanda qu'on le laiſſât repoſer pour ſe remettre des fatigues qu'il avoit euës avec les hommes ; & comme les maux des Dieux s'en vont auſſi promptement qu'ils viennent, & que leur gueriſon dépend toujours de leur volonté, les Graces ne ſe mirent pas en peine du Remede qu'il falloit aporter à la Maladie dont il s'étoit plaint, & elles le laiſſerent dormir juſqu'au lendemain, qu'elles ne manquerent pas de ſe trouver à ſon réveil. Ce repos qu'il avoit pris extraordinairement (car il lui eſt fort nouveau d'en prendre) lui avoit mis ſur le tein une fraicheur qui les ébloüit. Il leur parut plus potelé qu'il n'avoit accoutumé de l'être, & elles le trouverent ſi

beau, qu'elles ne pouvoient se lasser de lui en faire paroître leur admiration.

Ah quel bonheur, dit-il, de pouvoir à son aise
Dormir ainsi tranquilement!
Je puis d'un doux loisir profiter pleinement,
Sans qu'il soit surprenant que le repos me plaise,
Un long travail demande un long délassement
Que n'ai-je point souffert, pendant que sur la Terre
J'offrois en vain la Paix qui doit suivre l'Amour;
Toujours dispute, toujours Guerre:
J'étois à tout calmer employé nuit & jour;
Mais qu'avons-nous immortels que nous sommes,
A nous inquieter comme le Monde ira?

Quand

Quand à moi déſormais, prenne ſoin qui voudra
Des affaires du cœur des hommes,
J'y renonce ; ſans moi, ſoit aimé qui pourra ;
Ce ſont des Importuns qu'on ne peut ſatisfaire,
Et qui d'un ſentiment toujours contraire au mien,
Trouvant ce qu'ils n'ont pas digne ſeul de leur plaire,
Veulent tout, & ne veulent rien.

Trois jours s'écoulerent de cette ſorte, pendant leſquels les Graces tinrent fidelle Compagnie à l'Amour. Comme ce n'eſt qu'un Enfant, elles avoient le plaiſir de le pouvoir baiſer ſans ſcrupule, & c'étoit entre elles à qui l'auroit plus ſouvent entre les bras. Cependant Venus qui avoit fait un voyage en terre, en étoit revenuë toute indignée, de ce qu'au lieu des honneurs qu'elle avoit ac-

coutumé d'y recevoir, elle avoit trouvé ſes Temples déſerts.

Par cette oiſiveté que prétendez-vous faire,
Dit-elle à ſon Fils triſtement ?
Ma gloire vous eſt-elle aujourd'hui ſi peu chere,
Que vous puiſſiez voir votre Mere
Qu'à l'envi tout le monde outrage impunement ?
La Diſcorde en ma place, en Terre reverée,
Par votre éloignement joüit de mes honneurs :
Je me vois ſans Encens, quand elle eſt adorée ;
Et par ſes diſcours ſuborneurs,
Elle a tant fait par tout que ma honte eſt jurée.
C'eſt trop, ne ſouffrez pas qu'elle me pouſſe à bout,
Remettez les Mortels dans leurs premieres chaînes ;

S'il

S'il vous en coute quelques peines,
Par elles il eſt beau d'être Maître de tout.

Venus eut beau faire des Remontrances, l'Amour s'obſtina à vouloir être malade, & prétendit que les hommes ne valoient pas qu'il ſe privât pour eux du repos qui lui étoit néceſſaire. Il s'en accommodoit le mieux du monde, & il n'avoit jamais rien trouvé de ſi doux que de paſſer les jours entiers, comme il faiſoit, à folâter avec les Graces qui ne le quittoient point. Mercure qui le cherchoit pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé ſur la Terre depuis ſon départ, le trouva qui ſe divertiſſoit avec elles; & le voyant aſſis ſur les genoux de l'une, tandis que l'autre lui tenoit les mains:

Ah, vraiment, lui dit il, je vous ſai fort bon gré,

De tout ce joli badinage,
De tels amuſemens conviennent à vôtre âge:
Mais pour vous être ici du Monde retiré
Vous avez fait un beau ménage.
Depuis qu'il vous a plû de vous en éloigner;
Savez-vous qu'il n'eſt rien qui n'ait changé de face?
L'Interêt ſeul en votre place
S'eſt acquis le droit de regner:
Il corrompt l'ame la plus ſaine;
Ce n'eſt qu'emportement, que trouble, que fureur,
Chacun ne reſpire que haine,
Les moins m'échans ſont ſurpris de l'erreur
Qui vers la Diſcorde les mene:
Tout s'y laiſſe entraîner, on s'attaque, on ſe nuit.
Vouloir être obligeant, c'eſt ſuivre une chimere,
Que dans les cerveaux creux le mauvais gout produit.
Comme on n'a nul deſire de plaire,

On

On est pour le beau Sexe, insolent, téméraire,
Et la civilité que tout le monde fuit,
Cherchant employ par tout, ne trouve rien à faire,
L'Avarice est le mal le plus commun de tous,
L'Epargne est en crédit, plus de Modes nouvelles,
Plus d'ornemens, plus de bijoux.
On ne voit qu'Envieux, dont les esprits jaloux
Semblent se nourrir de querelles.
Personne ne fait plus ni Vers, ni Billets doux,
Plus d'agréables Bagatelles ;
On ne donne ni Bals, ni galants Rendez-vous,
Et tous les hommes pour les Belles
Sont devenus de vrais hiboux.

Que je suis ravi de ce desordre, dit l'Amour tout réjoui ! Voilà un renversement qui me charme. Les hommes vont connoître ce que je vaux,

vaux, par les malheurs où les plongera mon éloignement. Mais, dites-moi, je vous prie, que fait l'Amitié? A-t-on conservé quelque respect pour elle? Et l'Hymenée avec qui j'étois si souvent broüillé, fait il mieux ses affaires seul qu'il ne les faisoit avec moi:

L'Amitié, dit Mercure, à voulu s'ingérer
De faire en terre votre Office;
Elle entretient les Nœuds qu'on lui donne à serrer,
Mais le moindre débat la fait presque expirer,
Et contre l'intérêt, pour peu qu'il s'affoiblisse,
Sa tiedeur ne sauroit durer.
Quant à l'Hymen, par votre absence,
C'est pis cent fois que ce n'étoit,
A cause du dégout, & de l'indifference
Avec qui de tout tems il a fait Alliance:
Toujours quelque divorce entre vous éclatoit,

Mais

Mais pourvu qu'on s'armât d'un peu de patience,
Après avoir grondé, rompu l'intelligence,
Vous vous raccommodiez, & tout ſe remettoit.
A préſent que la Politique
Porte ſans vous les gens à s'unir pour toûjours,
Dès qu'on s'eſt engagé l'on n'a plus de beaux jours;
Chacun en mots dolens, de ſon malheur s'explique,
Et les regrets ſont la ſeule Muſique,
Qui chez les Mariez a cours.
Vous en riez? Voilà bien de quoi rire:
Prenez-le ſur un autre ton;
Si vous ne retournez exercer votre Empire,
Comme on faiſoit du tems de Phaëton.

N'importe, repartit l'Amour, c'eſt ce que je demande, je ne ſaurois trop punir des fantaſques, qui, me faiſant injuſtement auteur de tous les maux qu'ils ſouffrent par leurs ſo-

folies, n'ont aucune reconnoiſſance des plaiſirs que je leur procure. Le Repos m'a fait gouter ici des douceurs que je n'avois jamais éprouvées, & je ne me ſens pas en humeur d'y renoncer. Mercure le laiſſa dans ce ſentiment; & quelque tems s'étant encore paſſé ſans que Venus pût obtenir de lui, qu'il changeât de réſolution; un jour qu'il étoit fort en train de rire, il entendit du bruit qui l'obligea à tourner la tête pour ſavoir qui le venoit troubler dans ſa Retraite. Le croiriez-vous, lui dirent les Graces, c'eſt la Raiſon, votre plus irréconciliable ennemie, qui demande à vous parler.

Voilà de mes Ingrats, où va la médiſance,
S'écria-t-il tout en couroux;
Parce qu'il leur plait d'être fous,
D'aimer la honteuſe Licence,
Qui n'eſt propre qu'aux Loups-garoux.

Ils

Ils ne ſauroient ſouffrir, ſans s'en faire une offence,
Qu'avecque la Raiſon je ſois d'intelligence
Pour mieux faire goûter mes charmes les plus doux ;
Par tout où j'ai beſoin de me rendre vainqueur,
J'emprunte ſes couleurs pour peindre le Mérite
Qui doit toucher un noble cœur.
C'eſt alors qu'à mes traits ſe livrant avec joye.
Ce Cœur s'en laiſſe pénétrer,
Je lui dois trop pour ne me pas montrer :
La Raiſon me demande, il faut que je la voye,
Dépêchez, qu'on la faſſe entrer.

A ces mots il courut au devant d'elle, & témoigna par l'accüeil le plus obligeant, l'eſtime particuliere qu'il en faiſoit. La Raiſon reçut ſes Careſſes avec plaiſir, & le regardant d'un œil plus ſatisfait qu'el-

qu'elle n'avoit paru l'avoir en entrant :

Par ce reste de bienveillance,
Lui dit-elle, accordez à mes empressemens,
Le bonheur de votre présence ;
Vous devez cette complaisance
A l'apui que je donne à tous vos sentimens.
Vous savez que jamais je ne vous fus contraire,
Que j'ai toujours cherché l'union avec vous,
Et qu'où nous terminons ensemble quelqu'affaire.
On se trouve assez bien de nous.
Etouffez un chagrin qui ne peut que me nuire ;
Nos communs interêts vous y doivent porter :
L'un & l'autre, par tout où vous m'osez conduire,
Nous avons quelque apui toujours à nous prêter ;
Vous me servez à m'introduire,
Et je vous sers à vous faire écouter.

Depuis

Depuis que les Mortels ne vous ont plus pour guide;
Vous, des groſſieretez l'ennemi déclaré,
Il n'eſt rien ſi défiguré,
J'ai beau chercher à leur tenir la bride,
Je ne trouve partout qu'orgüeil démeſuré;
Que faſte inſuportable, ou bêtiſe timide:
Si je quitte un brutal, je rencontre un ſtupide,
Point de cœur généreux, point d'eſprit éclairé.
Vous ſeul à tant de maux, pouvez donner remede,
Par vous la fierté s'adoucit,
Par vous, à ſe polir, ſans emprunter d'autre aide
Le plus farouche réuſſit.

La propoſition ne déplut pas à l'Amour; mais comme il fut quelque tems ſans répondre, la Perſuaſion qui étoit demeurée à la porte, crut qu'il étoit tems qu'elle parlât; &

l'Amour ne la vit pas plûtôt s'avancer, que prévenant ce qu'elle pouvoit avoir à lui dire; arrêtez, lui cria-t-il de loin, ce seroit faire tort à l'union qui a été de tout tems entre la Raison & moi, que de croire qu'elle ait besoin de votre secours pour me faire entrer dans ses sentimens. Il est de certains Amours évaporez, qui ne s'en accomoderoient pas; mais pour moi, je suis ennemi du déreglement; (quoique s'en soient voulu imaginer les hommes,) je n'ai point de meilleure Amie que la Raison. Il eut à peine achevé ces mots, qu'il aperçut la Gloire, qui étant accoutumée à être reçuë par tout à bras ouverts, crut qu'il seroit inutile de faire demander, si l'entrée lui seroit permise. L'Amour prit plaisir à la voir marcher d'un pas aussi Majestueux que sa mine étoit altiere. Il la reçut fort civilement; & après qu'elle eut répon-

répondu à ſes premieres honêtetez;

Par où peut-on avoir mérité, lui dit-elle,
Que vous vous obſtiniez dans ce honteux
Repos?
Il n'a jamais été d'abſence ſi cruelle:
Finiſſez la, chacun à l'envi vous rapelle,
Et j'ai beſoin de vous pour faire des Heros.
Pour les Exploits d'éclat quelque prix que
j'étale,
La Valeur ſans Amour eſt aveugle, brutale
Et ſemble moins cüeillir, qu'arracher des
Lauriers.
Dans le Métier de Mars l'Amour eſt neceſſaire,
Et c'eſt le ſeul deſir de plaire,
Qui fait les plus fameux Guerriers.

L'Amour ſe trouva agréablement flatté de ce que la Gloire lui dit, & il révoit à la réponſe qu'il lui devoit faire, quand il vit entrer tout à

la fois, la Beauté, la Constance, la Galanterie, & les Plaisirs qui lui firent mille plaintes de ce que son éloignement leur faisoit souffrir. La Beauté exagera combien il lui étoit honteux de n'avoir aucun avantage sur la Laideur, & de n'être plus considerée de personne, parce que personne ne songeoit plus à aimer. Mais ce qui commença d'ébranler l'Amour, ce fut ce que lui dirent les Plaisirs, qui se voyoient malheureusement exilez par le retranchement des Fêtes Galantes, & de tout ce qui pouvoit contribuer au Divertissement des Belles; tous les jeunes Gens étant tombez, depuis son départ, dans une sale débauche, qui ne leur laissoit trouver de la joye que dans la seule brutalité. Ils par lerent si fortement, & ils furent si bien secondez par les autres qui avoient le même interêt qu'eux de faire revenir l'Amour en terre,

que

que ſe laiſſant toucher à leurs prie-res ;

C'eſt fait, vous l'emportez, leur dit-il, je me rends :
Quoiqu'en douceurs pour moi cette Retraite abonde,
Il faut aller revoir mes injuſtes Tyrans,
Et tâcher de mettre ordre à tous les Differends
Que mon éloignement à cauſez dans le Monde ;
Puiſqu'on le veut ainſi, j'y retourne avec vous,
Mais à condition qu'un traitement plus doux
Effacera de moi ce que l'on a fait croire,
Et que pour empêcher mille brutalitez
Qui jettent ſur mon Nom une tache trop noire,
Par tout où je ferai, la Raiſon & la Gloire
Iront toujours à mes Côtez.

Le party fut accepté, & il plut tellement aux Graces, qu'elles ju-

rerent de ne plus abandonner l'Amour.

Je ne ſai, Meſdames, ce que vous penſerez de cette Galanterie, mais je ſuis perſuadé que vous n'en jugerez pas à la maniere des eſprits foibles, que le ſeul nom de l'Amour effraye, & qui ne ſe contentent pas de le regarder comme un mal inévitable ; mais qui veulent trouver du crime dans ces Bagatelles ingenieuſes dont il fournit la matiere, & qu'on lit preſque toujours avec plaiſir. Ce n'eſt pas que je ne ſache qu'il y en a quelques-unes dont la Morale n'eſt pas à ſuivre ; mais ſi on vouloit profiter de celle-ci, & n'aimer jamais qu'on n'eût ſoin de prendre l'appui de la Raiſon, & de conſerver les interêts de la Gloire, quelque condamnable que paroiſſe l'Amour aux ſcrupuleux, je doute fort que ce fût une Paſſion indigne d'une belle Ame, & qu'on dût ſe faire une

Vertu

Vertu de rejetter ce que la ſocieté civile en peut recevoir d'avantages. Je n'entreprends point d'en ſoutenir ici le Party ; je laiſſe l'Amour ſain & ſauf entre vos mains, Meſdames, c'eſt à vous d'en prendre la Défenſe.

F I N.



